CONSIDÉRATIONS
SUR
LE MAGNÉTISME ANIMAL,
OU
SUR LA THÉORIE DU MONDE ET DES ÊTRES ORGANISÉS,

D'après les Principes de M. Mesmer.

Par M. Bergasse.

Avec des penſées ſur le Mouvement, par M. le Marquis de Chatellux, de l'Académie Françoiſe.

Æquiſſimo animo ad honeſtum conſilium, per mediam infamiam, tendam; nemo mihi videtur pluris æſtimare virtutem, nemo illi eſſe magis devotus, quam qui boni viri famam perdidit, ne conſcientiam perderet.

Senec.........

A LA HAYE.

1784.

AVANT-PROPOS.

A Madame la Marquiſe de B. **

VOICI l'Ouvrage que vous m'avez demandé, MADAME; il n'eſt pas bon, parce qu'on ne fait rien de bon en trois ſemaines, ſur-tout quand il s'agit d'écrire ſur des idées nouvelles & de quelque étendue.

D'ailleurs je ne l'ai pas travaillé ſans répugnance; mon goût m'entraîne vers les occupations paiſibles, & vous ſavez que dans la ſociété même qui me convient le mieux, tout ce qui a l'air d'une diſcuſſion me rappelle bien vîte au ſilence.

Ici, j'ai vu les opinions ſe heurter avec une vivacité juſqu'à préſent ſans exemple, & le tout à propos d'une découverte qu'il falloit, ſelon moi, ſimplement abandonner à ſon ſort; certain que ſi, comme ſon Auteur le prétend,

& ſi, comme je le crois, elle eſt univerſellement utile, il y a du délire à vouloir en arrêter les progrès, & que ſi, comme d'autres l'aſſurent, elle n'eſt qu'une chimère, il y a du délire encore à s'amuſer à la combattre.

Dans de telles circonſtances, on ne peut guère écrire ſans ſe faire remarquer, & ſans ſe faire remarquer preſque toujours autrement qu'on ne voudroit l'être; l'eſprit de parti dicte les jugemens, & au moins, tant que dure le choc des opinions, diſpoſe de la renommée.

Cependant, je le ſens, il ne m'étoit plus permis de garder le ſilence; la perſévérance avec laquelle je me ſuis occupé de la deſtinée d'une doctrine dont je n'ai pu me diſſimuler les nombreux avantages, commençoit à donner lieu à des interprétations défavorables pour moi.

Déja même, tous ces Ecrivains mercénaires qui, dans leurs triſtes Pamphlets,

distribuent la louange ou le blâme au gré des hommes qui disposent de l'opinion ou de la puissance, supposoient à ma conduite des intentions dignes de la bassesse de leur ame, & par une étrange singularité, j'avois une réputation équivoque, pour ainsi dire, avant que d'avoir une réputation.

Vous savez néanmoins combien ont été nobles & purs les motifs qui, dans toute cette affaire, ont déterminé mes démarches; & n'eussé-je travaillé que pour une erreur, vous savez si quelqu'un, quand je voudrai parler, peut faire taire, avec plus d'empire & de fierté que moi, la calomnie.

Vous pouvez montrer mon Ouvrage à M. C.*** faites-y l'un & l'autre les retranchemens que vous croirez convenables, & puis décidez de l'instant de sa publication. Ce n'est pas à vous, MADAME, que j'ai besoin d'apprendre combien, en tout ce qui n'intéresse pas essentiellement la vérité, je tiens peu à

ma manière de voir, & jusqu'à quel point la prudence de mes amis gouverne facilement la mienne.

Recevez l'assurance de mon attachement & de mon respect.

B.

Paris, 15 Octobre 1784.

Nota. Cet Ecrit étant presque par-tout un Ouvrage de raisonnement, pour l'entendre aisément, il seroit bon d'achever la lecture du texte, avant que de parcourir les notes qui l'accompagnent.

ANALYSE.

1. Objet de cet Ouvrage.

2. Réflexions ſur le Rapport des Commiſſaires chargés d'aller examiner chez M. d'Eſlon, l'exiſtence & l'efficacité du Magnétiſme animal.

3. Diviſion de cet Ouvrage.

4. Motifs qui déterminent à le publier.

§. Ier.

5. Que le Magnétiſme animal exiſte.

6. Il exiſte dans la nature une action conſervatrice & réparatrice de tous les êtres. Ce que c'eſt.

7. Cette action s'exerce au moyen d'un fluide. Preuve de l'exiſtence de ce fluide.

8. Tous les êtres organiſés ont une propriété qui les rend ſuſceptibles de cette action. Ce que c'eſt que cette propriété.

9. Réflexion ſur la théorie des ſenſations, conſidérée dans ſes rapports avec la théorie du monde.

10. Tous les êtres agiſſent les uns ſur les

autres, en raiſon de l'analogie de leur organiſation.

11. De l'imitation, ce que c'eſt, quels ſont ſes effets.

12. Que le Magnétiſme univerſel, annoncé par M. Meſmer, n'eſt autre choſe que l'action conſervatrice de tous les êtres, & le Magnétiſme animal, que la propriété qui rend les êtres animés ſuſceptibles de cette action; qu'on ne peut conteſter l'exiſtence de ce double Magnétiſme, & que la vraie Médecine doit réſulter de la connoiſſance de l'un & de l'autre.

§. I I.

13. Que la découverte du Magnétiſme animal influera d'une manière avantageuſe ſur l'homme, conſidéré individuellement & dans l'état de ſociété.

14. Sur l'homme conſidéré individuellement

15. En opérant une réforme dans les principes phyſiques de ſon éducation.

16. En faiſant connoître la manière dont il doit ſe préſerver des maux auxquels il eſt expoſé.

17. Sur l'homme conſidéré dans l'état de ſociété.

18. En influant ſur ſes mœurs.

19. Des mœurs, ce que c'eſt.

20. Comment elles ſe dépravent.

21. Difficulté de rétablir les mœurs quand elles ſont dépravées.

22. De nos mœurs, ce qu'elles ſont.

23. Poſſibilité de rétablir les mœurs, en agiſſant ſur leurs principes phyſiques.

24. De la Doctrine de M. Meſmer, par rapport aux mœurs; comment elle peut contribuer à leur rétabliſſement.

25. Des beaux-arts, ce que c'eſt; de quelles ſenſations ils ſe compoſent, & de leurs principes phyſiques.

26. De la bonté morale des arts.

27. Influence de la Doctrine de M. Meſmer ſur la bonté morale des arts.

28. Vue générale ſur la théorie du monde, de l'homme, des mœurs & des arts.

§. III.

29. Que le Magnétiſme animal peut être démontré phyſiquement, & de quelle manière il peut être démontré.

30. Il exiſte dans la nature une influence qui enveloppe & rectifie toutes les influences des êtres particuliers entre eux.

31. Cette influence s'exerce au moyen d'un mouvement réparateur de tous les désordres que les influences particulières peuvent produire. Cette influence est, à proprement parler, ce qu'il faut appeller Magnétisme universel.

32. Le Magnétisme universel n'est pas sensible pour les organisations saines, il ne le devient que pour les organisations malades. Pourquoi.

33. Réflexion sur les sensations, ce que c'est.

34. De la douleur, ce que c'est.

35. Les organisations malades sont donc les seules qui puissent fournir des preuves physiques de l'existence du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

36. De quelle espèce doivent être ces preuves physiques.

37. Comment le corps organisé devient malade.

38. Vue générale sur la nature opérant sans cesse la conservation des êtres & leur rétablissement.

39. Deux manières d'agir sur le corps organisé malade.

40. L'une incertaine & dangereuſe, & c'eſt celle de la Médecine ordinaire.

41. L'autre infaillible comme la nature dont elle émane, & dont elle accroît l'énergie.

42. Si cette ſeconde manière exiſte, & ſi elle réſulte de la connoiſſance du Magnétiſme univerſel & du Magnétiſme animal, chaque effet qu'elle produit démontre phyſiquement le Magnétiſme univerſel & le Magnétiſme animal. Pourquoi.

43. Mais les effets produits par cette ſeconde manière, ne peuvent-ils pas être attribués à l'imagination.

44. Ce que c'eſt que l'imagination, ce qu'elle eſt dans l'homme & dans la femme, ce qu'elle eſt par rapport à l'eſprit, comment elle modifie les corps organiſés, & quelle eſt la durée de ſon action.

45. Que les procédés réſultans de la connoiſſance du Magnétiſme ont une efficacité indépendante de l'imagination.

46. Qu'ils prouvent phyſiquement le Magnétiſme. Réflexions ſur les guériſons déja opérées par le Magnétiſme.

Penſées ſur le Mouvement, *par M. le Marquis de Châtellux, de l'Académie Françoiſe.*

. . . .

Parcourez, raſſemblez tous les Êtres divers;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie.
Quel ſpectacle étonnant! quelle chaîne infinie!
Eſprits purs dans les cieux, hommes, poiſſons, oiſeaux,
Habitans de la terre, & des airs & des eaux,
Inſectes différens, que l'œil découvre à peine;
Briſez un des anneaux qui forment cette chaîne;
De l'aſſemblage entier l'équilibre eſt perdu,
Et tout dans le cahos ſe trouve confondu.
Si chaque tourbillon où nagent lès planettes,
Se meut différemment ſelon des loix ſecrètes,
Si conſervant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'aſſemblage des cieux;
Qu'une ſeule planette en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout à coup déſunie,
Elle entraîne, en tombant, tous les globes divers,
Dont le conſtant accord forme cet univers.
De ſon centre ébranlé, la terre dérangée,
Sera dans le cahos au même inſtant plongée;
Les aſtres, les ſoleils l'un ſur l'autre entaſſés,
Par les globes voiſins ne ſont plus balancés;
Dans le trouble & l'horreur la nature expirante,
Juſqu'au trône de Dieu porteroit l'épouvante.

POPE, *Eſſai ſur l'Homme.*

CONSIDÉRATIONS

SUR
LE MAGNÉTISME ANIMAL,

OU

SUR LA THÉORIE DU MONDE
ET DES ÊTRES ORGANISÉS.

JE vais parler du Magnétiſme animal. Il me ſemble que ce que j'en dirai pourra contribuer à déterminer l'opinion qu'il convient d'avoir de cette découverte ſingulière. 1.

Objet de cet Ouvrage.

J'ai lu les brochures qui ont été publiées contre le Magnétiſme animal. Toutes ſans exception dictées par l'ignorance & la haine, ont bien moins pour objet l'examen d'un ſyſtême encore peu connu, que le projet d'affliger par de triſtes calomnies, l'Auteur de ce ſyſtême.

J'ai lu les rapports des Commiſſaires nommés pour aller conſtater chez M. d'Eſ- 2.

Réflexions ſur le Rap-

port des Commissaires chargés d'aller examiner chez M. d'Eslon l'existence & l'efficacité du Magnétisme animal.

lon, l'existence & l'efficacité du Magnétisme animal.

C'est à tort qu'on croit qu'il n'appartient qu'aux Savans de prononcer sur le mérite & la réalité d'une découverte. Rarement un Savant, c'est-à-dire, un homme qui a recueilli, qui a comparé beaucoup d'idées trouvées avant lui, peut entendre un homme de génie qui lui annonce un ordre de vérités nouvelles.

L'esprit a ses habitudes comme le cœur, & l'esprit ne renonce pas plus à ses habitudes que le cœur. Les habitudes de l'esprit sont ses opinions; elles sont plus ou moins profondes, selon qu'il les a plus ou moins travaillées, selon qu'elles se composent d'une plus ou moins grande quantité d'idées. Une opinion fondée sur l'examen & le rapprochement de beaucoup d'objets, une opinion qui ne peut être ébranlée, sans que, dans la tête qui l'a reçue, une foule d'opinions secondaires ne s'ébranlent avec elles, a presque toujours une force qu'il est comme impossible de détruire.

Or les Savans travaillent plus en général leurs opinions que les autres hommes, & mettent ensemble pour les composer une

plus grande maſſe de réflexions & d'idées. Leur eſprit a donc des habitudes plus profondes, plus difficiles à détruire ; à l'apparition d'un nouveau ſyſtême, ils ont donc pour l'adopter, plus de préjugés à vaincre. Il en eſt peu parmi eux qui n'opèrent ſur la vérité qui leur eſt préſentée avec toutes leurs habitudes, c'eſt-à-dire, avec tout ce qu'il faudroit abandonner pour bien voir & bien connoître ; peu qui ne portent comme involontairement leur opinion dominante dans l'examen auquel ils ſe livrent, à peu-près comme on mêle ſon caractère par-tout, & juſques dans les actions de la vie où il devroit ſe montrer le moins.

L'homme de génie qui veut ſe faire comprendre par de tels hommes, a donc plus d'obſtacles à ſurmonter, que lorſqu'il s'adreſſe aux hommes ordinaires ; il faut qu'il redonne à leur intelligence la ſoupleſſe qu'elle a perdue par l'uſage continué qu'ils en ont fait ſur un certain ordre d'idées, & ce travail n'eſt pas facile : car ſi on ne refait pas ſans peine ſon propre eſprit, il doit en coûter prodigieuſement pour refaire celui des autres, ſur-tout, pour refaire des eſprits qui, garantis par l'orgueil, apanage ordi-

naire de l'homme qui a beaucoup appris, du sentiment de leur imperfection, n'éprouvent que rarement le besoin d'une éducation nouvelle.

C'est encore à tort qu'on se persuade que tolérans par système & avides de vérités, les savans accueillent sans envie l'homme de génie qui vient leur ouvrir dans le domaine des sciences, des routes inconnues.

Ce ne sont pas des ignorans, comme on affecte de le dire aujourd'hui, mais des savans, mais des hommes en possession dans leur siècle, ou dans leur pays, de distribuer l'estime publique & de faire la renommée, qui se sont élevés contre Christophe Colomb, annonçant un monde nouveau, contre Copernic publiant le vrai système des cieux, contre Harvée démontrant la circulation du sang. Ce sont des savans qui ont creusé le cachot de Galilée, qui ont dirigé contre Ramus les poignards du fanatisme, qui ont laissé mourir Kepler dans la pauvreté, qui montrant à Descartes des bûchers allumés, l'ont contraint de sortir de sa retraite pour aller sous un ciel rigoureux chercher une mort prématurée; ce sont des savans qui, dans des tems plus reculés, ont préparé le

poison

poiſon donné à Socrate, & forcé le philoſophe de Stagire à ſe ſouſtraire par un exil volontaire à une deſtinée ſemblable (1).

Les ignorans n'ont rien de commun avec tous ces génies privilégiés qui, s'élevant au-deſſus des opinions de leur tems, ont commencé pour les ſiècles à venir d'autres opinions. Ceux-là ſeulement ont dû les perſécuter & les ont en effet perſécutés, dont ils ont fatigué l'orgueil, & qui ayant obtenu quelque gloire en travaillant ſur des idées anciennement reçues, ont eu le plus grand intérêt à faire proſcrire les vérités nouvelles dont on leur annonçoit l'exiſtence.

Quand un homme de génie paroît dans les ſciences, il briſe tous les liens de l'intelligence humaine, & la porte loin des bornes dans leſquelles elle ſembloit arrêtée.

(1) Aux époques des grandes révolutions dans les Sciences, l'épithète de Savant, de Philoſophe, demeure à ceux qui ont combattu pour l'opinion qui eſt enfin devenue la dominante; mais les hommes qui ont attaqué cette opinion dans ſa naiſſance & perſécuté ceux qui la défendoient, étoient auſſi des Savans, des Philoſophes, des hommes qui avoient appris une grande partie des erreurs & des vérités avec leſquelles ſe compoſoit de leur tems le ſyſtême des connoiſſances humaines.

Les savans qui s'occupent autour de ces bornes, & qui ont passé leur tems à prouver qu'on ne peut aller au-delà, s'agitent près de l'homme de génie, & empressés de réprimer son essor, ils s'efforcent de le fatiguer dans sa marche. Lui, semblable au monde qui se meut par une infaillible loi, avance comme entraîné par une destinée puissante, vers le terme de la carrière qu'il lui est donné de parcourir. Là il dépose l'intelligence humaine, riche d'une grande vérité de plus. Alors il se forme d'autres savans pour travailler, pour polir cette grande vérité, sur-tout pour planter des bornes autour d'elle. Plusieurs siècles s'écoulent quelquefois dans cette occupation peu nécessaire. Enfin un autre homme de génie arrive qui arrache les bornes, s'empare de nouveau de l'intelligence humaine, & lui fait faire un pas de plus, un de ces pas hardis qui semblent envahir tout l'espace, comme les pas des dieux d'Homère. Les savans déconcertés imitent leurs prédécesseurs; ils crient, ils persécutent avec le genre de persécution qui est en usage dans le siècle où ils vivent, car pour persécuter il ne faut pas toujours ouvrir des cachots.

Cependant malgré les clameurs & les perſécutions, l'homme de génie remplit ſa tâche; l'intelligence humaine demeure où il l'a placée; la vérité qu'il a trouvée s'établit; & bientôt de nouveaux ſavans vivent à l'entour, diſpoſés à devenir perſécuteurs comme ceux auxquels ils ſuccèdent, ſi par haſard encore quelqu'homme extraordinaire vient dans ſa marche importune troubler le repos ſtérile auquel ils s'abandonnent.

Voilà le tableau que préſente l'hiſtoire des progrès de l'eſprit humain. Toujours la philoſophie ancienne a perſécuté la philoſophie nouvelle, & jamais ceux qu'on appelle Philoſophes n'ont été tolérans que pour des opinions qui ne heurtoient pas celles qu'ils avoient adoptées.

J'ai donc lu les rapports des Commiſſaires, & je n'ai été ſurpris ni des réſultats qu'ils préſentent, ni des circonſtances qui en ont accompagné la publication.

Il étoit tout naturel que les Commiſſaires ne vouluſſent pas que le Magnétiſme animal exiſtât, & qu'ils diſpoſaſſent tout pour que l'Auteur du Magnétiſme animal fût perſécuté. Les Commiſſaires auroient

eu, en adoptant cette découverte, trop d'habitudes à détruire, trop d'erreurs à rejetter, trop de choses à refaire dans le systême de leurs connoissances, & par conséquent aussi trop de choses à refaire dans leur réputation; or quand on a bien ou mal arrangé sa réputation, quand on a déterminé les idées, les opinions d'après lesquelles on la conservera, n'est-il pas tout simple qu'on traite en ennemi celui qui, avec des idées & des opinions nouvelles, vient imprudemment l'ébranler; celui qui, après une tâche très-pénible achevée, vient vous proposer une autre tâche très-pénible à remplir?

Il étoit donc tout naturel que, malgré la réclamation de M. Mesmer, Auteur du Magnétisme animal, réclamation qui cependant étoit de droit public, les Commissaires allassent constater l'importance & l'efficacité du Magnétisme animal chez M. d'Eslon, annoncé par M. Mesmer comme n'en possédant pas la théorie & n'en connoissant l'application que d'une manière imparfaite.

Il étoit donc tout naturel qu'entre les moyens exposés par M. d'Eslon pour cons-

tater l'importance & l'utilité du Magnétiſme animal, les Commiſſaires n'adoptaſſent que les plus foibles, ceux qui, ſuſceptibles de plus d'une explication, pouvoient préparer à leur gré contre le Magnétiſme animal, les conſéquences dont ils avoient beſoin pour le faire proſcrire. Ainſi M. d'Eſlon leur propoſoit de conſtater, non pas par de ſimples effets ſouvent équivoques, mais par des guériſons faites ſous leurs yeux, l'exiſtence du Magnétiſme animal; & ils ont rejetté les guériſons, quoique l'objet de leur examen fût un nouvel art de guérir; déclarant très-judicieuſement que les guériſons ne prouvent rien en médecine; ce qui a fait dire à quelques hommes de mauvaiſe humeur, que la médecine & l'art de guérir ſont donc deux ſciences qui n'ont rien de commun entr'elles.

Il étoit donc tout naturel que, pour juger le Magnétiſme animal, les Commiſſaires ſe fiſſent exprès des règles fauſſes; qu'ils aſſuraſſent, par exemple, que rien n'exiſte que ce qui peut être ſaiſi par les organes des ſens, que ce qui peut être vu, touché, goûté, entendu, ſenti, & qu'ils concluſſent de ces règles que le Magnétiſme animal

ne peut exiſter, parce qu'ils ne l'ont ni vu, ni touché, ni goûté, ni entendu, ni ſenti; comme s'il n'y avoit pas beaucoup de cauſes phyſiques dans la nature, dont l'exiſtence n'eſt pas immédiatement conſtatée par les organes des ſens, mais médiatement par les effets qu'elles produiſent; comme ſi l'on avoit conſtaté autrement que par des effets, la gravité de l'air qu'aucun ſens ne peut appercevoir, & que cependant tous les ſens éprouvent à-la-fois; comme ſi l'on pouvoit voir, goûter, toucher, entendre, ſentir le fluide Magnétique minéral, dont les effets ſont cependant ſi certains & l'action ſi prodigieuſe.

Il étoit donc tout naturel que pour arriver à cette étonnante propoſition, que le Magnétiſme animal n'eſt dans ſes effets que le produit de l'imagination, de l'imitation (2), on évitât ſoigneuſement toutes les expériences qui pouvoient démontrer l'exiſtence d'une propoſition contraire;

(2) Si on avoit dit que l'imitation eſt le produit & non la cauſe du Magnétiſme animal, que l'imagination nuit ſouvent & ne ſert preſque jamais à l'effet du Magnétiſme animal, on auroit dit une choſe vraie, comme on le verra dans la ſuite.

qu'instruits, par exemple, par le bruit public qu'il y avoit à la campagne, auprès de Paris, un traitement sous des arbres magnétisés, où beaucoup de maux extérieurs, beaucoup de maux sur lesquels l'imagination & l'imitation ne peuvent rien, comme des ulcères, des paralysies, des épilepsies anciennes, des cécités, des rachitismes avoient été guéris, les Commissaires s'abstinssent d'aller vérifier ces faits intéressans; qu'instruits encore par le bruit public que des animaux malades soumis au traitement Magnétique, avoient recouvré par ce traitement une santé parfaite, ils ne fissent aucun essai sur les animaux. Tout cela auroit trop dérangé le systême de l'imagination & de l'imitation; & pour attribuer les phénomènes du Magnétisme à ces deux facultés, il convenoit de ne recueillir que des effets peu caractérisés, qu'on pût faire dépendre, en usant de quelqu'adresse, de la cause qu'on jugeroit à propos de choisir.

Il étoit donc tout naturel qu'après avoir interrogé M. d'Eslon, les Commissaires allassent interroger, non pas M. Mesmer, mais M. Jumelin, & qu'ayant recueilli ce que pouvoient dire & faire M. Jumelin

& M. d'Eslon, ils annonçassent au public qu'ils avoient jugé M. Mesmer, quoiqu'ils ne l'eussent pas entendu, & que sa doctrine étoit une chimère, quoiqu'ils n'en fussent pas instruits.

Il étoit donc tout naturel que, pour rendre un tel jugement irrévocable, un M. Thouret préparât l'opinion par un ouvrage écrit avec une mauvaise foi simple & modeste (3), par un ouvrage où, pour mieux séduire, toutes les assertions portent le caractère scrupuleux du doute, où tous les doutes ont pour objet d'enlever à M. Mesmer jusqu'à la gloire d'avoir trouvé une grande erreur, car aux yeux du vulgaire, une grande erreur est encore une grande chose, & il importoit sur-tout de faire croire que l'homme dont on méditoit le sacrifice, n'étoit qu'une victime ordinaire.

Il étoit donc tout naturel que les rapports des Commissaires fussent rédigés de manière qu'ils conduisissent à des résultats effrayans; de manière qu'en assurant que le Magnétisme animal n'existe pas, ils

---

(3) On saura dans peu à quoi s'en tenir sur le compte de M. Thouret.

puſſent dire que les procédés qu'on met en œuvre pour le produire ſont ſi dangereux, qu'il eſt impoſſible qu'ils n'aient pas des conſéquences funeſtes, non-ſeulement pour les générations préſentes, mais même pour les générations futures. Par-là, on alarmoit l'autorité, on la forçoit en quelque ſorte de ſévir contre l'Auteur de la découverte & contre ceux qui, ayant imprudemment recueilli ſes leçons, s'occupoient de les mettre en pratique. Par-là, on ſauvoit l'honneur des Commiſſaires, en étouffant tout-à-coup, avec la découverte, les réclamations auxquelles leur conduite ſuffiſamment examinée, pouvoit donner lieu.

Il étoit donc tout naturel que, tandis qu'on répandoit avec une incroyable profuſion les rapports des Commiſſaires, chez toutes les nations de l'Europe (4), M. Meſmer ne pût que difficilement, & par des voies détournées, faire parvenir, dans les Provinces & chez l'Etranger, les écrits qui devoient y opérer ſa juſtification; que tandis

---

(4) On aſſure qu'il eſt ſorti des preſſes des l'Imprimerie Royale plus de vingt mille exemplaires des Rapports des Commiſſaires.

qu'à propos de ces rapports, les papiers publics retentissoient contre M. Mesmer des plus noires calomnies, M. Mesmer n'eût pas la liberté de faire insérer dans les papiers publics, une ligne pour sa défense; que par une précaution bien digne de ce siècle de lumière & de philosophie, & très-propre à hâter l'effet qu'on vouloit produire, tandis qu'un Journal (5) annonçoit hautement qu'il recevroit avec la plus grande impartialité toutes les lettres qu'on lui écriroit sur M. Mesmer, & toutes les réponses que M. Mesmer feroit à ces lettres, secrettement les Auteurs de ce même Journal refusassent les réponses de M. Mesmer aux articles calomnieux qu'ils imprimoient tous les jours contre lui. Ainsi le public qui ne connoissoit pas ces prudentes manœuvres, jugeoit M. Mesmer par son silence, & le croyoit coupable, parce qu'étant accusé, avec la liberté apparente de répondre, il ne répondoit pas.

Enfin, il étoit donc tout naturel que les moyens étant pris pour étouffer les réclamations de M. Mesmer & de ses Disciples,

---

(5) Le Journal de Paris.

M. Bailly, dans une aſſemblée publique de l'Académie des Sciences, annonçât au monde ſavant, avec toute la dignité de ſon ſtyle, le travail des Commiſſaires ſes Confreres, comme une victoire que la Philoſophie venoit de remporter ſur la ſuperſtition; qu'il traitât le Magnétiſme animal avec ce mépris qu'on a pour les vieilles opinions qui ſont paſſées de mode; qu'il annonçât preſque la mort civile de l'Auteur de cette importante découverte, & des hommes qui ſe ſont occupés de la développer avec lui, ſemblable tout à la fois & à ces politiques ſinguliers, qui font tuer, dans les Gazettes, les Généraux dont ils ont peur, & à ces Guerriers prudens qui défient leur ennemi quand ils le voyent dans les fers.

Tout cela n'étoit pas très-moral; mais tout cela étoit très-naturel. Le champ des ſciences reſſemble au ſol de la Sicile, qui ne doit ſa richeſſe & ſa fertilité qu'aux agitations du volcan qui brûle dans ſon ſein. Il faut qu'à de certaines époques, ce champ ſe bouleverſe ſous les pas de ceux qui le cultivent; il faut que le génie, comme l'Ethna, travaille puiſſamment & parmi des

secousses profondes les germes inconnus que ce champ récèle, & que pour le parer d'une fécondité nouvelle, il sème pendant quelques instans sur sa surface désolée, le désordre, la tempête & la nuit. Mais les Pâtres de la Sicile voyent-ils sans murmurer leurs paisibles demeures ravagées, leurs riches moissons envahies par les torrens enflammés de l'Ethna; & quand un homme de génie vient ébranler dans le champ des Sciences une grande masse d'idées, je le repète, pourquoi veut-on que les hommes qui vivent en repos sur cette masse, demeurent spectateurs indifférens du bouleversement qu'il produit? Pourquoi veut-on qu'ils contemplent d'un œil sec leurs masures philosophiques chancelantes sur leurs bases entr'ouvertes? Pourquoi verroient-ils avec indifférence la terre qui les a nourris, après de vives agitations, se couvrir tout-à-coup de plantes inconnues qui ne peuvent devenir leur pâture? Sans doute on ne résiste pas plus au génie qu'à la nature. Tous les deux sont puissans comme la nécessité; mais si ces hommes croyent avoir un moyen d'arrêter le génie, quelque soit ce moyen, excusés par l'instinct de leur conservation,

pourquoi craindroient-ils d'en faire uſage ? Eſt-on jamais coupable en défendant ſes foyers ? Et qu'eſt-ce qui ne pardonne pas, même un crime, au pauvre dont on vient d'envahir la chaumière ?

Je borne là mes réflexions ſur les rapports des Commiſſaires ; je n'en parlerai plus dans cet ouvrage, du moins d'une manière expreſſe. Cependant lorſqu'on m'aura lû, je crois qu'on trouvera que je les ai réfutés.

Je ne parlerai pas également des brochures qui ont précédé, accompagné ou ſuivi les rapports des Commiſſaires. Ces brochures n'ajoutent aux rapports que des injures, & je n'ai pas le tems de répondre aux injures.

Je dirai trois choſes :

1°. Que le Magnétiſme animal exiſte, & je prouverai, je crois, d'une manière inconteſtable, qu'il exiſte. 3. Diviſion de cet Ouvrage.

2°. Que le Magnétiſme animal doit opérer dans nos idées & même dans nos mœurs, dans quelques-unes de nos inſtitutions, comme dans nos ſciences, une révolution favorable à l'humanité, & j'eſſayerai de donner la meſure de cette révolution.

3°. Que l'exiſtence & l'utilité du Magné-

tisme animal peuvent être démontrées physiquement, & j'exposerai les moyens qu'il faut employer pour parvenir à cette démonstration.

Avant tout, il faut qu'on sache pourquoi j'écris.

4. Motifs qui déterminent à le publier.

Je suis l'Auteur de la souscription ouverte pour assurer à M. Mesmer le sort auquel il a le droit de prétendre, s'il est vrai qu'il ait fait une découverte utile à l'humanité (6); j'ai contribué avec un petit nombre

(6) J'ai cru que personne n'avoit le droit de demander à M. Mesmer sa découverte, sans acquitter envers lui la dette de l'humanité, & il m'a paru que dans les circonstances où il se trouvoit, je devois d'autant plus penser ainsi, que sa découverte l'exposant à beaucoup de haines & de persécutions, ne pouvoit que lui préparer une destinée malheureuse.

Et voilà ce qui m'a déterminé à former avec quelques personnes (M. le Comte de Chastenet Puységur; M. le Comte Maxime de Puységur, M. le Bailli des Barres, le Père Gerard, Supérieur général de la Charité, & M. Kornmann qui m'en a le premier suggéré l'idée) la Souscription dont je parle ici.

Il faut dire un mot des étranges calomnies auxquelles cette Souscription a donné lieu.

S'il falloit en croire les rédacteurs des Journaux & des papiers publics, M. Mesmer, au moyen de sa Souscription, gagnoit au moins tous les mois cent

d'hommes qui, ainſi que moi, ont éprouvé les effets bienfaiſans de ſa découverte, à

---

mille écus qu'il faiſoit paſſer en Allemagne, & non content de ces bénéfices immenſes, il expédioit des émiſſaires dans les Provinces & chez les Nations étrangères pour multiplier au loin ſes dupes. Le fait eſt que tous les millions gagnés par M. Meſmer ont été remis dans les mains de M. d'Harvelay, & conſtitués en rentes viagères au Tréſor Royal. Le fait eſt, que parmi les Elèves formés par M. Meſmer, il y en a environ cent ſeulement formés à Paris qui lui ont payé le prix fixé pour la Souſcription, & qui ont en conſéquence reçu de lui des reconnoiſſances : ce qu'ont payé les deux cens autres dans les Provinces, ſe réduit à des contributions volontaires, leſquelles ont été employées ſur les lieux, de l'ordre exprès de M. Meſmer, à des œuvres de bienfaiſance. Le fait eſt que les émiſſaires qui ſe ſont occupés, dans les Provinces & dans l'Etranger, de favoriſer, lorſque leurs affaires le leur ont permis, la propagation du Magnétiſme animal, ſont en France, en Italie, en Amérique, M. le Marquis de la Fayette, M. le Bailly des Barres, M. le Comte de Chaſtenet Puyſégur, M. le Comte Maxime de Puyſégur, M. le Marquis de Puyſégur, M. le Marquis de Tiſſard, M. le Comte d'Avaux, M. l'Abbé de P...., Conſeiller au Parlement de Bordeaux, M. Duval d'Eſpremenil, Conſeiller au Parlement de Paris, &c. &c. &c., tous gens, comme l'on voit, on ne peut pas mieux choiſis pour faire des dupes.

On n'a pas manqué d'ajouter qu'il n'étoit pas poſſible

former la fociété actuellement très-nombreufe, qui s'occupe, non-feulement en

---

que je demeuraffe défintéreffé dans une fi belle fpéculation, & je fais que dans plus d'une cotterie littéraire on s'eft efforcé d'accréditer cette opinion.

Le fait eft, qu'un de mes frères, Négociant à Marfeille & moi, nous avons voulu payer les premiers le prix de la Soufcription. Le fait eft que M. Mefmer, impatient de former des Elèves, n'ayant pas cru devoir attendre que le nombre de cent Soufcripteurs que j'avois déterminé pour obtenir la révélation de fa doctrine fût complet, & defirant la faire connoître à quelques perfonnes qui lui étoient demeurées fidèles après la défection de M. d'Eflon; mon frère & moi avec MM. le Comte de Chaftenet Puyfégur, le Comte Maxime de Puyfégur, Kornmann, le Pere Gerard, Bouvier, actuellement Médecin à Verfailles, Dom Gentil, Prieur de Fontenet en Bourgogne, M. de B....., C...., &c. &c. non feulement nous avons payé le prix de la Soufcription, mais quoiqu'ait pu faire M. Mefmer, nous n'avons pas voulu permettre qu'il nous inftruisît, qu'après nous être engagés folidairement & en particulier, par un acte en bonne forme, à lui procurer douze Elèves dans l'efpace de quatre mois, foufcrivans comme nous, ou bien à lui payer encore le montant de douze Soufcriptions; ainfi nous cherchions, autant que nos moyens nous le permettoient, à garantir, malgré lui, un homme de génie lâchement perfécuté, du fort que lui préparoit la haine imbécile de fes ennemis. Le fait eft que M. Mefmer nous ayant fait prier plus d'une fois mon frere &

Europe,

Europe, mais en Amérique, & juſques dans les Indes, à faire connoître la doctrine

---

moi de reprendre le prix de notre Souſcription, croyant être avec moi dans le cas de la reconnoiſſance, & m'ayant fait parler par des tiers pour m'engager à ſouffrir qu'il me le témoignât, je n'ai répondu à tout ce qui m'a été dit de ſa part, qu'avec la plus vive indignation, ne voulant pas que dans une affaire qui intéreſſoit toute l'humanité, aucune vue d'intérêt perſonnel ſouillât la pureté des motifs qui me faiſoient agir, & deſirant conſerver, pour les circonſtances périlleuſes où je pouvois me trouver, une ame que je puſſe montrer ſans rougir....... Le fait eſt que parmi les Elèves de M. Meſmer, à l'exception de mon frere, il n'en eſt pas un qui lui ait été préſenté par moi, pas un que j'aie ſollicité de ſe faire inſtruire, que la plupart me connoiſſent à peine autrement que de nom, que parmi ceux qui me connoiſſent, il n'en eſt aucun qui puiſſe m'imputer un ſeul propos, une ſeule démarche qui n'annonce de ma part le déſintéreſſement le plus ſévère, &, comme on me l'a plus d'une fois reproché, la plus orgueilleuſe délicateſſe. Le fait eſt.... mais tous ces détails ſont au-deſſous de moi. Je ne veux pas tout dire, & quelque jour on connoîtra l'hiſtoire de la Société à laquelle j'appartiens, & à côté de la conduite des Commiſſaires envoyés chez M. d'Eſlon pour conſtater la vérité du Magnétiſme animal, on mettra en parallèle la conduite des perſonnes qui, dans l'obſcurité & ſous le poids des plus abſurdes calomnies, ſe ſont occupées de former cette Société.......

Et pourquoi donc alors travailler avec tant d'opi-

dont il eſt l'inventeur. Inſtruit de cette doctrine, je me ſuis attaché avec ce petit nombre d'hommes, à en développer les principes, de manière que, quelque ſoit la vaſte étendue des objets qu'elle comprend, elle pût être un jour à la portée des eſprits les plus médiocres, & devenir pour ceux qui s'en occuperoient, d'un uſage auſſi ſûr que facile. Ne croyant pas à la Médecine, victime moi-même des Médecins depuis l'enfance, & ſur-tout ayant remarqué combien leur art funeſte eſt un fléau terrible pour les campagnes où j'ai long-tems vécu, j'étois actuellement occupé du projet de répandre dans les campagnes cet autre art de guérir dont M. Meſmer prétend avoir trouvé les loix dans la nature. Peu curieux de gloire, mais ambitieux de la reconnoiſſance du pauvre, mais aimant à faire un peu de bien dans la claſſe de la ſociété la

---

niâtreté à la propagation d'une doctrine qui, fut-elle vraie, ne peut, après tout, vous procurer que de nombreux ennemis.....? Pourquoi....! homme vil..... Je voyois à côté de moi s'éteindre une grande vérité, une vérité univerſellement utile aux hommes...... & tu me demandes pourquoi je me ſuis occupé de la conſerver & de la défendre.....!

plus utile & la plus abandonnée, je croyois que quelque jour mon nom ne ſeroit pas prononcé ſans intérêt parmi les hommes ſimples dont je voulois ſoulager la miſère. Plein de cette idée, je m'étois abſolument détourné de mes méditations ordinaires pour achever ma tâche commencée. Cependant mes méditations ordinaires, dans la ſolitude profonde où je vis, avoient auſſi pour objet le bien des hommes.

Je me ſerois donc trompé. S'il étoit vrai que la doctrine de M. Meſmer ne fût qu'une erreur, & une erreur fatale à l'humanité; ſi les effets qu'elle produit n'étoient que des effets dangereux; ſi les générations futures ne devoient recueillir que des fruits amers de la confiance avec laquelle quelques individus de la génération préſente ſe ſont ſoumis aux procédés de l'art nouveau qu'on eſt venu leur annoncer, mes coopérateurs & moi, nous aurions donc fait beaucoup de mal. Le plus univerſel, comme on le verra dans cet écrit, & qu'il ſoit permis de le dire dès à préſent, le plus noble ſyſtême de bienfaiſance & de philoſophie qui ait jamais tourmenté une ame élevée, une ame affligée des maux de ſes ſemblables & ſouffrante

de leur misère, n'auroit peut-être pour base qu'une imposture; avec des mains pures nous aurions broyé des poisons; & à tant d'erreurs, à tant de fléaux, à tant de vains prestiges qui désolent l'espèce humaine, nous aurions ajouté d'autres fléaux, d'autres prestiges, d'autres erreurs.

On le sent, s'il est quelqu'un qui doive écrire dans cette circonstance, c'est moi. Je suis convaincu que je ne me suis pas trompé, que la doctrine qu'on veut proscrire est une doctrine bienfaisante. J'ai fait le premier quelques efforts pour répandre cette doctrine. J'ai engagé beaucoup de gens à s'en occuper avec moi; je ne dois pas l'abandonner. Ce n'est pas assez; si je le peux, je dois la défendre; & je le dois non pas pour moi-même, pour lequel il est tems encore de demeurer absolument étranger aux discussions auxquelles elle doit longtems donner lieu, mais parce qu'il est de certaines vérités, celles, par exemple, qui ont pour objet un grand bien à faire aux hommes, qui imposent à ceux qui les connoissent des devoirs sévères, des devoirs qu'ils ne peuvent négliger sans s'exposer à des remords.

§. Ier.

Ce que je vais dire dans cette première division exigera quelqu'attention de la part de mes lecteurs. N'ayant ni le droit ni la volonté de rendre publique la théorie de M. Mesmer, & sentant combien, au milieu des préjugés que cette théorie doit détruire, & des intérêts particuliers qui maintiennent ces préjugés, il seroit en effet imprudent de la publier, avant qu'on ait au moins reconnu l'existence de la découverte qui lui sert de base & qu'elle explique, je suis forcé de choisir entre les idées qui s'offrent à mon esprit, celles-là seulement sur lesquelles le silence ne m'est pas ordonné. Or parmi les idées que je dois taire, il en est beaucoup qu'aucune autre idée ne peut suppléer, & qui eussent jetté le plus grand jour sur le sujet qui m'occupe. 5. Que le [illegible] gnét[illegible] [illegible]

Cependant, je ferai ensorte d'enchaîner mes réflexions avec assez de méthode, pour que les résultats que je présenterai soient facilement saisis, & que mes raisonnemens au moins ne perdent rien de leur force.

S'il est une vérité que l'on ne conteste plus en Physique, c'est que tous les corps, 6. Il existe dans

la nature une action conservatrice & réparatrice de tous les êtres : ce que c'est.

à quelque diſtance qu'ils ſe meuvent dans l'eſpace, exercent entre eux une action mutuelle ; c'eſt que cette action eſt plus ou moins forte, ſelon qu'ils ſont plus ou moins rapprochés, & que leur maſſe eſt plus ou moins conſidérable ; c'eſt que cette action que Newton a remarquée par-tout, dont aucun Philoſophe avant lui n'avoit douté, mais dont juſqu'à lui perſonne n'avoit oſé calculer les loix, eſt de toutes les actions de la nature la plus profonde, la plus invariable, la plus univerſelle.

Or ſi de toutes les actions de la nature, celle dont il s'agit ici eſt évidemment la plus profonde, la plus invariable, la plus univerſelle, il eſt impoſſible que ce ne ſoit pas l'action par laquelle la nature développe, entretient & conſerve tous les êtres ; il eſt impoſſible que ce ne ſoit pas celle par laquelle la nature augmente, diminue, altère, maintient toutes les propriétés : & ceci n'eſt pas bien difficile à prouver.

Le mouvement ſeul peut produire une modification dans les corps ; le repos, qui eſt la ceſſation de toute action, n'eſt l'auteur d'aucune modification poſſible ; le plus grand de tous les mouvemens étant celui

par lequel tous les êtres ſe balancent entre eux, par lequel tous les êtres, pour me ſervir de l'expreſſion le plus en uſage, gravitent les uns vers les autres, il faut donc auſſi que ce ſoit celui par lequel tous les êtres ſont le plus généralement & le plus profondément modifiés.

Mais toute modification, tout changement ſubi par un corps, intéreſſe néceſſairement la conſervation de ce corps, c'eſt-à-dire, que ce changement a néceſſairement pour terme, ou de le développer, ou de l'entretenir, ou de le détruire. Prétendre le contraire, ce ſeroit prétendre qu'une modification ne modifie pas; ce ſeroit prétendre que dans cet ordre univerſel de choſes, où toutes les ſucceſſions, toutes les reproductions ſont le produit du mouvement, il y a des mouvemens qui n'opèrent rien, des mouvemens reſſemblans au repos, dont le propre eſt de ne pas faire.

Mais de plus, un corps ne diffère d'un autre, que parce que les propriétés du premier ne reſſemblent pas à celles du ſecond. Ce qui conſtitue un corps ce qu'il eſt, ce ſont donc ſes propriétés; c'eſt donc la manière dont il eſt organiſé, ou la manière dont ſont

combinés entr'eux les élémens qui le composent. Toutes les fois qu'on agit sur un corps, on agit donc sur ses propriétés; on les altère donc si on le détruit; on les modifie donc en plus ou en moins, selon qu'il est nécessaire, si on le conserve.

Or de-là que résulte-t-il? Ceci évidemment, que tout mouvement opéré sur un corps, intéresse la conservation de ce corps en affectant ses propriétés.

Que plus le mouvement qui est opéré sur un corps est considérable, & plus il intéresse la conservation de ce corps, & plus il affecte ses propriétés.

Que le mouvement dans la nature le plus universel & le plus profond est donc aussi celui qui doit intéresser de la manière la plus profonde & la plus universelle, les propriétés de tous les êtres & leur conservation.

Que si par l'effet de ce mouvement se produit cette action réciproque, ou cette gravitation de tous les êtres entre eux, par-tout existante & par-tout observée, l'action de tous les êtres entre eux affecte nécessairement, de la manière la plus profonde & la plus universelle, les propriétés de tous les êtres, intéresse nécessairement de la ma-

nière la plus profonde & la plus univerſelle, leur conſervation.

Donc en premier lieu, ou toute la Phyſique eſt fauſſe, ou il faut reconnoître que le moyen par lequel la nature modifie & conſerve tous les êtres, eſt cette action réciproque, par laquelle ils s'affectent entre eux, action exiſtante dans tout l'Univers, & regardée comme la première cauſe de tous les phénomènes.

7. Cette action s'exerce au moyen d'un fluide; preuve de l'exiſtence de ce fluide.

Mais les corps qui ſe meuvent dans l'eſpace, quelque ſoit la diſtance qui les ſépare, ne peuvent s'affecter, ſe modifier entre eux, s'il n'exiſte entre eux un moyen ou un milieu qui tranſmette réciproquement leur action.

Certainement il eſt impoſſible de concevoir à des diſtances ou très-éloignées ou même très-voiſines, l'action d'un corps ſur un autre dans une eſpace qui ſeroit abſolument vuide? Comment un corps pourroit-il en mouvoir un autre ſans le toucher, ou immédiatement par lui-même, ou médiatement par le ſecours d'un milieu ou d'un corps interpoſé? Comment le vuide, c'eſt-à-dire le néant, c'eſt-à-dire ce qui n'exiſte pas, pourroit-il tranſmettre une action, un mou-

vement, devenir, pour ainſi dire, l'organe de toutes les modifications des êtres qui peuplent l'Univers?

Les êtres qui peuplent l'univers exiſtent donc dans un milieu commun qui reçoit toutes leurs impreſſions & qui les tranſmet de l'un à l'autre.

Mais ce milieu ne peut être qu'un fluide & le plus ſubtil de tous les fluides. Il ne peut être qu'un fluide, car ſi vous ſuppoſez que tout eſt ſolide entre les corps, le monde entier n'eſt plus qu'un grand ſolide où rien ne ſe meut. Il ne peut être que le plus ſubtil de tous les fluides, car puiſque c'eſt par lui que la nature entretient, développe & conſerve tous les êtres; puiſque c'eſt par lui qu'elle les modifie, qu'elle agit d'une manière intime ſur leurs propriétés; puiſqu'il eſt, pour ainſi dire, l'inſtrument & l'exécuteur de toutes ſes loix, depuis celle qui détermine la marche harmonieuſe des ſphères, juſqu'à celle qui porte des ſenſations & la vie à l'inſecte le plus ignoré: il faut qu'il ſoit d'une telle ſubtilité, qu'il puiſſe pénétrer toutes les ſubſtances, agir dans les organiſations les plus déliées comme dans les organiſations les plus groſſières, & devenir

par-tout le moyen de tous les mouvemens, comme la cauſe de tous les effets.

Donc, en ſecond lieu, ſi tous les corps ſe modifient par une action réciproque dans l'univers, ils le font au moyen d'un fluide éminemment ſubtil & dont l'exiſtence ne peut pas être plus conteſtée que leur action réciproque.

8.

Tous les êtres organiſés ont une propriété qui les rend ſuſceptibles de cette action: ce que c'eſt que cette propriété.

Cela poſé, puiſque tous les êtres obéiſſent à la même loi, puiſqu'un ſeul & même mouvement les modifie, quelque prodigieuſe que ſoit la variété de leur organiſation, il n'eſt pas poſſible cependant qu'ils n'ayent été organiſés d'après une ſeule idée; il n'eſt pas poſſible que leurs organiſations, d'ailleurs ſi diverſes, étant toutes ſoumiſes à la même action, n'aient une manière commune de l'éprouver.

Rien ne s'accorde mieux avec les notions que nous nous ſommes faites d'un Être ſuprême, rien ne prouve plus ſa ſageſſe profonde, que le monde formé en conſéquence d'une idée unique, mû par une ſeule loi, offrant dans l'incommenſurable multitude des êtres qui le compoſent, la richeſſe unie avec la ſimplicité, laiſſant entrevoir partout cette loi unique, qui, agiſſant d'une

manière uniforme, développe cependant toutes les variétés, cette idée unique, d'après laquelle tous les êtres ont été créés & qui, quelque ſoit la différence de leurs formes, fait qu'ils ſont cependant tous ſuſceptibles de ſe développer ſous l'action d'une même cauſe.

Il ſeroit donc vrai alors que tous les êtres quels qu'ils ſoient, ſe conſervant tous, étant tous modifiés par la même loi, ont, par rapport à cette loi, qui les conſerve & qui les modifie, une organiſation commune; il ſeroit donc vrai qu'on doit trouver parmi toutes leurs propriétés, une propriété, la même chez tous, celle par laquelle, pour ainſi dire, cette loi les ſaiſit & les meut, celle par laquelle cette loi les ordonne relativement à un effet univerſel, & combine toutes leurs actions pour un ſeul réſultat.

Et qu'on y prenne garde, ce n'eſt pas là une ſimple conjecture, c'eſt une propoſition dont il eſt impoſſible de me conteſter la vérité. Si la loi de la gravitation n'affectoit pas dans tous les êtres la même propriété, on ne concevroit jamais comment tous les effets qui émanent de ces êtres, vont ſe perdre dans un effet commun; comment

tous ces êtres eux-mêmes ſe modifient par une action réciproque ; & au lieu de l'harmonie féconde que nous voyons régner dans le ſyſtême du monde, des propriètés différentes, quoique excitées par une même cauſe, ne pouvant pas produire des effets qui aient entre eux quelque analogie, on n'y appercevroit par-tout que déſordre, confuſion & ſtérilité.

Si les grands comme les petits corps, ſi les ſphères céleſtes, comme les corps organiſés qui exiſtent ou ſe meuvent ſur ces ſphères, obéiſſent à la gravitation univerſelle, ils ont donc tous une propriété commune pour y obéir ; cette propriété, telle qu'elle eſt dans les grands corps, doit donc auſſi ſe retrouver dans les petits, & la manière dont s'affectent & ſont affectés les petits corps, ne peut pas différer de la manière dont les grands corps eux-mêmes s'affectent & ſont affectés.

Or, comment les grands corps s'affectent-ils entre eux ? Abſolument comme deux aimants qu'on met en préſence l'un de l'autre : plus vous rapprochez ces aimans & plus le fluide magnétique qui ſort des pôles de l'un, entre avec impétuoſité dans

les pôles de l'autre, & plus l'attraction entre les aimants devient forte. De même, plus deux corps céleſtes s'approchent & plus ils s'attirent, & plus leur action réciproque eſt conſidérable. Et pourquoi cela? parce que le fluide qui eſt l'intermède de cette action, & dont vous ne pouvez plus me conteſter l'exiſtence, ce fluide dans lequel tous les corps ſont plongés & qui les pénètre de toute part, entraîne ſûrement alors les deux corps l'un vers l'autre. Or, le fluide ne peut les entraîner l'un vers l'autre, s'il n'exiſte pour eux comme pour l'aimant des points d'introduction, ou des pôles qui rendent le fluide & qui le reçoivent. Autrement, qu'arriveroit-il? que contre la vérité des phénomènes, il ſeroit impoſſible aux corps céleſtes de s'attirer. Car, ſi le fluide qui ſort de l'un ne rencontroit dans l'autre aucun point d'introduction, aucun pôle pour le recevoir, il rejailliroit ſur l'autre, ſi on peut ſe ſervir de ce mot, & les corps ne s'attireroient pas, mais ſe repouſſeroient en raiſon de leur proximité.

Et prenez garde, que je n'avance pas plus encore ici que tout-à-l'heure, une ſimple conjecture. Vous ne pouvez me conteſter

l'action d'un corps ſur un autre, ou la gravitation d'un corps vers un autre; vous êtes forcé de m'accorder que le moyen de cette action, ou de cette gravitation, eſt un fluide; il faut donc que vous conveniez qu'il y a dans les corps des pôles, ou des points d'introduction déterminés, pour recevoir ce fluide, ou bien ce ne ſera plus l'attraction, ou la gravitation univerſelle que vous concevrez, mais la répulſion univerſelle, c'eſt-à-dire, le contraire de ce qui eſt dans la nature.

Si les ſphères céleſtes ont des pôles, ſi c'eſt par le moyen de ces pôles que s'opère le phénomène de la gravitation univerſelle entre eux, les autres corps organiſés, les hommes, les animaux, les plantes, ont donc auſſi des pôles, & ceci n'eſt plus qu'une conſéquence de ce que je viens de dire, & non pas une propoſition à part qu'il me faille prouver : car les hommes, les animaux, les plantes éprouvent comme tous les autres corps les effets de la gravitation univerſelle, ſont profondément modifiés par cette gravitation; ils ont donc une propriété pour éprouver ces effets, & d'après ce qui a été dit plus haut, la même propriété qu'ont les grands corps qui les

éprouvent ; la ſeule différence qu'il y ait entre les pôles des grands corps & les leurs, c'eſt que leurs pôles, qui ſont auſſi les organes de leurs ſens, ſont mobiles, tandis que les pôles des grands corps ne le ſont pas ; & il falloit que cela fut ainſi, parce que les pôles des uns ne ſont deſtinés qu'à recevoir & à reſtituer une action uniforme & déterminée, tandis que les pôles des autres ſont deſtinés à recueillir de tout ce qui les environne & à porter au dehors ſur tout ce qui les environne une multitude infiniment variée d'impreſſions (7).

(7) Les expériences que les Commiſſaires ont faites pour détruire la Doctrine des Pôles, ne prouvent rien contre cette Doctrine. On peut agir ſur un corps animé, ou en renforçant ſes pôles naturels, ou en lui donnant des pôles artificiels, comme on peut agir ſur un aimant foible avec un aimant plus fort, ou en fortifiant les pôles de l'aimant foible, ou en les changeant ; le corps animé éprouvera donc les mêmes effets à peu près, ſoit qu'on agiſſe ſur lui d'après l'ordre naturel, ſoit qu'on agiſſe ſur lui d'après un ordre artificiel ; mais parce qu'on aura établi un ordre artificiel, cela ne prouvera pas que l'ordre naturel n'exiſtoit pas auparavant, comme parce qu'on aura changé les pôles d'un aimant, cela ne prouvera pas qu'auparavant l'aimant n'avoit pas de pôles.

M. d'Eſlon devoit dire ces choſes aux Commiſſaires ;

Donc,

Donc, en troiſième lieu, puiſque tous les corps gravitent les uns vers les autres, puiſque cette gravitation s'opère au moyen d'un fluide, il faut abſolument qu'il exiſte dans tous les corps des pôles pour recevoir & reſtituer ce fluide. Donc tous les corps organiſés, donc tous les corps animés, donc le corps humain lui-même a des pôles.

9. Réflexion ſur la théorie des ſenſations, conſidérée dans ſes rapports avec la théorie du monde.

Et remarquez ici une idée auſſi vaſte que profonde; voyez comme dans ce ſyſtême l'économie particulière de l'homme & de tous les êtres ſenſibles ſe trouvent intimément appartenir à l'économie générale du

---

après cela, par des expériences bien conduites ſur des individus d'une exceſſive ſenſibilité, & par conſéquent très-aimantés, comme les perſonnes qui ſont dans un état de ſomnambuliſme, de catalepſie, &c., il auroit pu faire remarquer ces poles naturels dont on lui conteſtoit l'exiſtence, & qu'il eſt en effet aſſez facile d'obſerver, lorſque par des mouvemens inconſidérés, on ne trouble pas le jeu de leur organiſation.

Tout ceci demanderoit beaucoup de détail: il faudroit, pour me bien faire entendre, donner la théorie comparée des poles des êtres animés, des êtres organiſés en général, & des poles de l'aimant, & le tems ne me permet pas de m'occuper de cet objet. *Voyez le Rapport de M. Bailly.*

monde ; comme la théorie de nos ſenſations encore inconnue, malgré les efforts des Leibnitz, des Lokes & des Condillac, s'unit à la théorie de ce mouvement général qui fait tout dans l'univers ; & cependant, voyez comme ici tout eſt ſimple, comme une ſeule loi a tout produit, parce qu'en effet une ſeule loi doit tout produire.

10. Tous les êtres agiſſent les uns ſur les autres, en raiſon de l'analogie de leur organiſation.

Je pourſuis. Le fluide univerſel qui pénètre toutes les organiſations, au moyen des pôles qui ſont deſtinés à le recevoir, n'agit pas dans chacune de la même manière. Comme ſa fonction eſt de développer, de maintenir tous les êtres ſuivant leur nature, on ſent que cette nature étant par tout plus ou moins diſſemblable, il ne doit ſe mouvoir dans chaque être que conformément à ſon économie particulière.

Des organiſations différentes, le modifieront donc différemment. Une même organiſation, ſuivant les changemens qu'elle ſubira, ne le modifiera donc pas toujours d'une manière égale.

Les êtres d'une même eſpèce, & ceux qui dans la même eſpèce ont plus de reſſemblance dans leur conſtitution, exerceront donc réciproquement, les uns ſur les au-

tres, une action plus profonde, plus puiſſante & plus étendue.

Car les êtres d'une même eſpèce, & ceux qui dans leur eſpèce ſont très-analogues, doivent affecter, travailler de la même manière le milieu dans lequel ils ſont plongés & qui les pénètre en tous ſens; ils doivent donc ſe renvoyer mutuellement les mêmes impreſſions, & le fluide qu'ils reçoivent étant modifié d'une façon toute ſemblable, doit porter dans leur conſtitution phyſique les mêmes habitudes.

De-là, ce phénomène de l'imitation qu'il ne falloit pas décrire avec autant de pompe que l'a fait le Rédacteur du travail de l'Académie, car la pompe n'apprend rien, mais qu'il falloit obſerver, avec beaucoup d'attention & de philoſophie, dans tout ce qui nous environne, dans les êtres de toutes les eſpèces, & entre les êtres d'une même eſpèce, dans toutes les circonſtances où ces êtres exiſtent en commun.

II. De l'imitation, ce que c'eſt; quels ſont ſes effets.

Alors, peut-être on auroit compris pourquoi les êtres d'une même eſpèce modifiant de la même manière dans leur organiſation, le fluide qui les développe & qui les meut, ſe donnent tous une même éduca-

tion, fe renvoyent tous des fenfations femblables, combinent tous les mêmes réfultats (8).

Peut-être on auroit compris pourquoi les êtres d'une même efpèce, dans les circonftances ordinaires de leur durée, ne fe nuifent pas phyfiquement entre eux; pourquoi ils font plus ou moins difpofés à vivre en fociété; pourquoi beaucoup d'hommes affemblés finiffent par obéir aux mêmes impreffions; pourquoi la haine, la colère, la peur font des paffions contagieufes qui fe communiquent avec une rapidité qui tient quelquefois du prodige.

Peut-être on auroit compris pourquoi, par exemple, lorfque vous entrez dans une affemblée où tout eft compofé pour l'indignation, à moins que vous n'arrêtiez l'action de la nature par une volonté déterminée (9), vous fentez comme malgré vous,

(8) Il s'agit ici des réfultats qui appartiennent à l'efpèce & qui fe trouvent jufques dans les variétés qu'offrent les individus.

(9) Ici, qu'il foit permis de dire combien c'eft à tort qu'on accufe le fyftême de M. Mefmer de conduire au matérialifme. Si ce fyftême nous apprend mieux qu'un autre l'empire de la nature fur l'homme, mieux qu'un autre auffi, il nous apprend l'empire de l'homme

votre organiſation ſe compoſer auſſi pour le même ſentiment ; pourquoi, lorſque ſortant de cette aſſemblée, vous entrez dans une ſociété de gens modérés, vous ſentez encore, comme malgré vous, votre organiſation s'appaiſer & ſe compoſer pour des affections tranquilles.

Peut-être on auroit compris pourquoi la douleur d'autrui nous affecte phyſiquement ; pourquoi, ſi nous ſommes délicatement conſtitués, toutes les ſenſations qu'éprouve un être malade en notre préſence, nous les éprouvons quelquefois preſque comme lui ; pourquoi la pitié nous donne tous les maux que nous voyons ſouffrir à nos ſemblables : pourquoi elle eſt plus active, plus involontaire dans l'homme qui réfléchit peu, qui n'a pas altéré les diſpoſitions naturelles de ſon organiſation, que dans l'homme qui

---

ſur la nature ; mieux qu'un autre, il nous fait connoître l'empire de notre volonté ſur nous-mêmes & ſur tout ce qui nous environne, volonté dont il nous ſera toujours impoſſible de concevoir l'exiſtence dans le ſyſtême du matérialiſme, & qui démontre ſi bien, ſimplement parce qu'elle exiſte, qu'au-delà de ce que nous appercevons il eſt un ordre moral, principe & générateur de l'ordre phyſique qui ſe déploie ſous nos yeux.

a forcé ſon organiſation à ſubir le travail de ſon eſprit & de ſa volonté.

Peut-être on auroit compris pourquoi les hommes d'une même ſociété ſont diſpoſés à recevoir, comme involontairement, les mêmes opinions, les mêmes préjugés, à contracter les mêmes habitudes; pourquoi des hommes réunis ont toujours moins de force d'eſprit, des penſées moins originales, un caractère moins décidé que des hommes iſolés; pourquoi l'homme qui a long-tems vécu dans la ſolitude, qui a de très-bonne heure diſpoſé ſon organiſation, pour recevoir l'action de tous les grands objets de la nature, qui n'a jamais été modifié que par des ſenſations puiſſantes & profondes, pourquoi cet homme, au milieu du monde, demeure plus qu'un autre, étranger aux impreſſions que le monde raſſemble, preſque toujours malheureux de ſa force & ſouffrant de ſon génie.

Ce jeu, ſi varié, ſi étonnant, des organiſations les unes ſur les autres; ce jeu, au moyen duquel la nature départ à chaque individu les modifications qui conviennent à ſa conſervation & à ſon développement, avec lequel elle prépare à chaque eſpèce

les habitudes qu'il lui faut pour qu'elle s'entretienne & ſe perpétue ; ce jeu, qu'il eſt bien ſurprenant qu'on n'ait pas obſervé d'avantage, & qu'on n'obſerve aujourd'hui preſque pour la première fois, que comme un effet indifférent, dont il eſt à-peu-près inutile de rechercher la cauſe ; ce jeu alors auroit peut-être donné lieu à des réflexions auſſi neuves qu'intéreſſantes, & en étudiant ſes immenſes réſultats, on n'auroit pas vu ſans admiration qu'il n'eſt que l'effet infiniment ſimple d'une cauſe infiniment ſimple auſſi, mais infiniment puiſſante par ſa ſimplicité.

C'eſt toujours ce fluide, ce milieu avec lequel la nature fait tout, qui ſe trouvant ſemblablement ou diverſement modifié, en raiſon de l'analogie ou de la différence des organiſations dans leſquelles il eſt reçu, opère les phénomènes ſi nombreux, que dans leur action réciproque, ces organiſations offrent à notre curioſité. Semblablement modifié, ce fluide produit des phénomènes ſemblables ; il diſpoſe les êtres à l'imitation ; diverſement modifié, ce fluide produit des phénomènes différens, quelquefois oppoſés ; il diſpoſe les êtres de maniere à ce qu'ils ne s'imitent pas, quelquefois de ma-

nière à ce qu'ils se contrarient. Mais comme la nature veut essentiellement l'ordre & l'harmonie, comme en général tous les fluides tendent à se mettre en équilibre, comme troublés par plusieurs mouvemens, ils finissent par se composer pour un seul, en général aussi, le fluide universel se composant pour une action commune, tend toujours à mettre les êtres animés, comme tous les autres êtres, dans une relation uniforme entre eux, & quelque soit d'abord leur peu de correspondance, les dispose insensiblement pour les mêmes impressions.

Donc enfin, & en quatrième lieu, quoique tous les êtres agissent les uns sur les autres, quoiqu'ils aient tous les mêmes propriétés pour agir, cependant ils s'affectent avec d'autant plus d'intensité qu'ils ont plus ou moins d'analogie entre eux, ou, ce qui est la même chose, qu'il y a une ressemblance actuelle plus ou moins exacte, entre leurs organisations.

12. Que le Magnétisme universel annoncé par M. Mesmer, n'est autre chose que l'action conservatrice de tous les

Maintenant, qu'est-ce que prétend Monsieur Mesmer?

Qu'il existe entre tous les corps, qui se meuvent dans l'espace, une action réciproque, la plus générale de toutes les actions de la nature.

Que cette action conſtitue l'influence ou le Magnétiſme univerſel de tous les êtres entr'eux.

Que ce Magnétiſme univerſel eſt exercé au moyen d'un milieu qui reçoit & communique les impreſſions de tous les êtres.

Que ce milieu ne peut être & n'eſt en effet qu'un fluide éminemment ſubtil.

Que le Magnétiſme univerſel, parce qu'il eſt la plus générale de toutes les actions de la nature, eſt néceſſairement l'action par laquelle la nature modifie toutes les propriétés, entretient, diſpoſe, développe & conſerve tous les êtres.

Qu'il n'eſt aucun être qui puiſſe ſe ſouſtraire à l'action du Magnétiſme univerſel, parce qu'il n'eſt aucun être dans l'univers indépendant des loix auxquelles l'univers eſt ſoumis.

Que tous les êtres obéiſſent de la même manière au Magnétiſme univerſel, qu'ils ont tous une même propriété pour y obéir, que cette propriété s'exerce au moyen de pôles ſemblables à ceux de l'aimant par les effets qu'ils produiſent.

Que tous les êtres obéiſſans au Magnétiſme univerſel, agiſſent les uns ſur les au-

êtres, & le Magnétiſme animal, que la propriété qui rend les êtres animés ſuſceptibles de cette action; qu'on ne peut conteſter l'exiſtence de ce double Magnétiſme, & que la vraie Médecine doit réſulter de la connoiſſance de l'un & de l'autre.

tres avec d'autant plus d'énergie, qu'ils ſont plus analogues entr'eux.

Que puiſque c'eſt par le Magnétiſme que tous les êtres ſont conſervés, que puiſqu'ils agiſſent magnétiquement les uns ſur les autres avec d'autant plus d'énergie qu'ils ſont plus analogues, c'eſt en étudiant les loix du Magnétiſme & de leur analogie, qu'on peut trouver les loix de leur conſervation, qu'on peut déterminer avec quelque certitude les moyens qu'il convient de mettre en œuvre pour les rétablir, lorſque leur organiſation eſt altérée.

Que de cette étude ſeulement doit réſulter, & réſulte en effet, le véritable art de guérir, art juſqu'à préſent ſi conjectural, & de l'aveu du petit nombre d'hommes de génie qui s'en ſont occupés, dans les mains de la plupart de ceux qui l'exercent, art preſque toujours ſi funeſte.

Or, je le demande, eſt-il une ſeule de ces propoſitions dont on puiſſe me conteſter la vérité? & ſi elles ſont vraies, n'ai-je pas démontré que le Magnétiſme animal exiſte? car qu'eſt-ce que le Magnétiſme animal? pas autre choſe, que la faculté d'obéir à l'action du Magnétiſme univerſel, que la

ſuſceptibilité de l'action du Magnétiſme univerſel, conſidérée dans les êtres animés; mais comment s'y prendroit-on, après ce qu'on vient de lire, pour me prouver que cette faculté, que cette ſuſceptibilité n'exiſte pas dans les êtres animés? Comment s'y prendroit-on pour me prouver que ce n'eſt pas au moyen de cette faculté que ces êtres ſe développent & ſe conſervent? Comment enfin s'y prendroit-on pour me prouver que c'eſt hors des loix qui conſervent les êtres animés, qu'il faut aller chercher les principes qui doivent conſtituer l'art de les préſerver ou de les rétablir?

Et cependant tout ce que j'ai dit, eſt infiniment loin de tout ce que je pourrois dire; & à chaque pas, pour ainſi dire, j'ai été obligé de m'arrêter, pour ne pas aller au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites. Mais au moins voit-on combien la doctrine de M. Meſmer a été juſqu'à préſent défigurée, quelle eſt l'immenſité des idées qu'elle embraſſe, & comme eſt profonde & toujours ſimple & toujours vraie la manière dont il les enchaîne.

§. II.

13\. Que la découverte du Magnétisme animal influera d'une manière avantageuse sur l'homme, considéré individuellement & dans l'état de société.

Je ne parlerai point ici de la révolution qu'opérera dans tout le systême de nos connoissances physiques, la découverte du Magnétisme animal & la doctrine qui résulte de cette découverte. On sent qu'une doctrine qui a pour objet la théorie du monde, & la connoissance des rapports de l'économie particulière de l'homme avec l'économie générale de tous les êtres, qui démontre non-seulement la vérité de ces rapports, mais qui en fait appercevoir le moyen, le méchanisme, si je peux me servir de ce mot, qui lie tout dans l'univers par l'action d'une seule loi, & qui prouve l'existence & de cette loi & de l'action qu'elle produit; on sent qu'une telle doctrine doit opérer dans les régions encore trop peu connues de la haute physique, une révolution profonde; que cette révolution ne peut être opérée, que d'autres apperçus, d'autres explications ne nous soient données, que nous n'ayons d'autres observations à faire sur cette multitude de phénomènes que considère la physique particulière; & qu'ainsi par le mouvement d'une

ſeule idée, tout doit prendre dans le domaine des ſciences naturelles une forme plus riche, plus heureuſe & plus grande que celle que nous y avons juſqu'à préſent remarquée.

Mais il n'eſt pas encore tems de parler de toutes ces choſes; c'eſt de l'homme & des hommes que je veux ſpécialement m'occuper ici. Je veux voir ſi en effet par rapport à l'homme conſidéré d'une manière individuelle, & par rapport aux hommes conſidérés dans l'état actuel de la ſociété, la doctrine du Magnétiſme animal n'eſt pas une doctrine bienfaiſante, ſi dans l'ordre moral elle eſt dangereuſe, comme on l'a dit quelquefois, & ſi elle ne l'eſt pas, quels ſont les avantages qu'il faut en attendre.

14. Sur l'homme conſidéré individuellement.

Parce que tous les êtres agiſſent les uns ſur les autres & qu'ils ſe modifient entr'eux; parce que de la connoiſſance de la loi qui les modifie, réſulte la connoiſſance des loix qui les développent & qui les conſervent, on doit voir que le ſyſtême qui nous fait appercevoir juſques dans ſes derniers détails l'action réciproque de tous les êtres, & qui nous montre le produit de cette action, ne peut qu'influer de la manière

la plus utile sur les principes d'après lesquels notre économie particulière doit être gouvernée.

15. *En opérant une réforme dans les principes physiques de son éducation.*

On a beaucoup voulu, depuis l'Auteur d'Emile, introduire une réforme dans les principes physiques de notre éducation. On a très-bien compris qu'une organisation malade, & dont le développement est troublé à chaque instant, ou par quelque vice intérieur ou par des causes extérieures sans cesse agissantes pour la gêner & la contraindre, ne doit préparer que trop souvent à celui qui en est malheureusement doué, des habitudes funestes, & qu'il y a presque toujours une différence prodigieuse entre le caractère d'un homme croissant sous l'action puissante, harmonieuse & tranquille de la nature, & le caractère de celui qui n'obéit que d'une manière imparfaite à cette action.

Mais pour opérer, avec quelque profondeur & sur-tout quelque durée, la réforme intéressante dont a parlé Rousseau, ce n'étoit pas assez de faire sentir la nécessité de respecter l'action de la nature sur le développement de nos facultés physiques; il falloit encore faire connoître la manière dont

s'exerce cette action, les moyens de la fortifier, de la diriger même dans quelques circonſtances, & d'en varier comme d'en calculer les réſultats.

Nous n'appartenons preſque plus à la nature. Toutes ces affections, toutes ces paſſions que la ſociété nous donne; ces préjugés mêmes, ces opinions, ces coutumes auxquelles elle nous aſſervit; ces loix de toute eſpèce avec leſquelles en contraignant l'impétuoſité de nos penchans, elle les déprave preſque toujours; ces arts qui ſont ſon ouvrage, & qui portant à l'ame des jouiſſances trop multipliées, fatiguent, altèrent en mille manières notre ſenſibilité encore plus qu'ils ne la développent & ne la ſatisfont; ces tourmens de l'eſpérance & de la crainte, fléaux ordinaires de tous les hommes qui mènent la vie ſociale; ces habitudes ou fauſſes ou trop profondes, que donnent l'ambition, le chagrin, l'inquiétude long-tems prolongée, la contention d'eſprit quelque puiſſe en être l'objet; cette diverſité dans la manière de vivre, ſelon l'aiſance, les beſoins, les caprices de chacun, toutes ces choſes doivent travailler en mille manières les organiſations humaines,

& après un intervalle de tems plus ou moins long les dépouiller en grande partie de leur premier caractère. Parce qu'il y a une relation très-intime entre notre manière d'être morale, & notre manière d'être physique; parce qu'il n'est aucun mouvement dans notre ame, auquel ne corresponde un mouvement dans notre corps, & que l'effet nécessaire du mouvement, comme on le sait, est toujours d'opérer une modification dans les corps; on conçoit qu'il n'est pas possible qu'il existe maintenant une seule organisation qui ne soit plus ou moins altérée; on conçoit que l'enfant qui naît aujourd'hui appartenant à une organisation modifiée depuis plusieurs siècles par les habitudes que donnent les évènemens qui se succèdent dans l'ordre ordinaire de la société, doit toujours porter en lui des germes de dépravation plus ou moins considérables.

Ce sera donc, agir avec sagesse, si l'on veut, que de soumettre l'enfant dans le développement de ses facultés, à la simple action de la nature, & de faire ensorte que les actions particulières des individus de son espèce avec lesquels il est en relation, ne troublent pas cette action bienfaisante.

Ainsi

Ainſi on n'ajoutera pas aux vices de ſa conſtitution primitive, les vices accidentels qu'une fauſſe éducation peut lui donner. Mais cela ſuffit-il aujourd'hui ? la nature n'a pu faire entrer dans ſon plan toutes les erreurs auxquelles notre volonté mal dirigée dans l'état ſocial a pu donner lieu, & ſi par l'effet de ces erreurs, nous ne ſommes plus même en naiſſant, ce que nous devons être, la nature eſt-elle toujours aſſez puiſſante pour rétablir le ſyſtême de nos facultés dans l'ordre qui convient le mieux? Non ſans doute ; & que faut-il faire alors ? ajouter, s'il eſt poſſible, une force étrangère à celle de la nature, ou plutôt doubler, s'il eſt poſſible, l'énergie de la nature elle-même, & faire enſorte que ſon action devienne aſſez pénétrante pour qu'elle puiſſe s'exercer juſques ſur les vices les plus cachés, les plus imperceptibles de l'organiſation qui lui eſt ſoumiſe.

Or, ſi la doctrine du Magnétiſme animal eſt vraie, ſi l'on connoît en effet les loix d'après leſquelles la nature nous conſerve, ſi on peut diſpoſer une organiſation quelconque, de manière à ce qu'elle en reſſente plus profondément l'heureuſe influence, ne

voit-on pas combien la doctrine du Magnétisme animal peut devenir avantageuse dans le premier développement de l'enfance, dans le méchanisme, si je peux me servir de ce terme, de notre première éducation.

Puisque tous les êtres sont modifiés par l'action réciproque qu'ils exercent entr'eux, puisque le moyen de cette action est un fluide, & que ce fluide acquiert divers caractères de mouvement selon les diverses organisations qu'il traverse, puisque ce fluide opère toutes les sensations & produit tous les développemens : en rassemblant autour de l'organisation d'un enfant, des organisations propres à n'agir sur lui que d'une manière favorable, en augmentant le jeu de ces organisations sur la sienne, en disposant la sienne, plus encore que ne l'a fait la nature, à recevoir l'influence de toutes les organisations avec lesquelles on la fera correspondre, il sera donc possible, quelque altérée qu'elle puisse être, de la délivrer quelquefois absolument, toujours en grande partie, des vices qui la dépravent.

On sait déja, & indépendamment de la doctrine du Magnétisme animal, que toutes les circonstances physiques ne sont pas les

mêmes pour le développement des facultés d'un enfant. Ce n'est pas la même chose que de faire vivre un enfant à la ville ou à la campagne (10) ; à la campagne même, ce

---

(10) Voici comment j'exprimois, il y a environ dix ans, dans un Essai sur l'Education, que ma mauvaise santé ne me permit pas d'achever alors, & que je me propose de refondre dans un autre Ouvrage, l'influence que la vie champêtre exerce sur nos habitudes morales.

« Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du tracas des villes & des jouissances factices que leur vaine & tumultueuse société peut offrir, avec quelle satisfaction nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix.

» Une scène se prépare plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horison, l'astre du jour s'élance brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif & tendre du rossignol, ou le zéphir leger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances incertaines, ces châteaux, ces bois, ces chaumieres, bisarrement groupés, s'élever du sein des vapeurs, ou se dessiner en traits ondoyans dans le vague azuré des airs. L'homme des

n'eſt pas la même choſe que de l'élever dans un lieu où il n'éprouvera que des impreſ-

---

» champs s'éveille. Tandis que ſa robuſte compagne fait
» couler dans une urne groſſière le lait de vos trou-
» peaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible
» ſillon, ou la ſerpe à la main émonder en chantant
» l'arbuſte qui ne produit que pour vous ſes fruits ſa-
» voureux; cependant le ſoleil s'avance dans ſa car-
» rière enflammée; l'ombre, comme une vague im-
» menſe, roule & ſe précipite vers la gorge ſolitaire
» d'où s'échappe les eaux du torrent; le vent fraîchit;
» l'air s'épure ; le peuplier du rivage incline ſa tête lu-
» mineuſe; une abondante roſée tombe en perles d'ar-
» gent ſur le velours des fleurs, ou ſe réſout en étin-
» celles de feu ſur la naiſſante verdure....... Oh!
» combien votre ame eſt émue! quelle fraîcheur déli-
» cieuſe pénêtre alors vos ſens! comme elles ſont con-
» ſolantes & pures les penſées du matin! comme elles
» égayent le rêve mélancolique de la vie! en s'aban-
» donnant à leurs douces erreurs, combien aiſément
» on oublie & les triſtes projets de la grandeur, & les
» vaines jouiſſances de la gloire, & le mépris du monde
» & ſa froide injuſtice.

» Nous ne remarquons pas aſſez l'influence prodi-
» gieuſe que la nature conſerve encore ſur nos ames,
» malgré l'étonnante variété de nos goûts & la profonde
» dépravation de nos penchans. Je ne ſais, mais il me
» ſemble qu'à la campagne, notre ſenſibilité devient
» & moins orgueilleuſe & plus vive; que nous y aimons
» nos amis avec plus de franchiſe, nos femmes avec

ſions vives & profondes, ou dans un lieu où il ne recevra que des impreſſions foibles & peu déterminées, que de l'élever, par exemple, dans une forêt de chênes ou ſous des berceaux de tilleuls, que de l'environner de ces organiſations délicates avec

---

» plus de tendreſſe, que les jeux de nos enfans nous y » intéreſſent davantage, que nous y parlons de nos » ennemis avec moins d'aigreur, de nos peines avec » moins d'amertume, de la fortune avec plus d'indif- » férence. Eſt-ce en reſpirant la vapeur embaumée du » ſoir, en ſe promenant à la lueur tranquille & douce » de l'aſtre des nuits, qu'on peut ourdir une trame » perfide ou méditer de triſtes vengeances ? Ce berceau » que vos mains ont planté, où le chevrefeuil, le » jaſmin & la roſe entrelacent leurs tiges odorantes, » ne l'avez-vous orné avec tant de ſoin que pour vous » y livrer aux rêves pénibles de l'ambition ? Dans cette » ſolitude champêtre qu'ont habiré vos pères, dans cet » aſyle des mœurs, de la confiance & de la paix, que » vous importe les vains diſcours des hommes, & leurs » lâches intrigues, & leur haine impuiſſante, & leurs » promeſſes trompeuſes ? Quelle impreſſion peut en- » core faire ſur votre ame le récit importun de leurs » erreurs & de leurs crimes ? Au déclin d'un jour ora- » geux, ainſi gronde la foudre dans le nuage flottant » ſur les bords enflammés de l'horiſon : ainſi retentit » le torrent qui ravage au loin une terre agreſte & » ſauvage. . . . . . . »

lesquelles la nature compose tous les effets gracieux qu'elle offre à nos regards, ou de ces organisations austères sur lesquelles elle semble avoir empreint tout le caractère de sa force & de sa majesté. Celui qui n'a respiré que le parfum des fleurs, & pour lequel on n'a choisi parmi les êtres organisés qui peuplent les champs, que des êtres dont les formes sont douces, n'aura certainement ni la même constitution physique ni les mêmes facultés morales, que celui qui n'a jamais respiré que l'odeur agreste des bois, & qui ne s'est mis en relation qu'avec des êtres qui ne se développent que sous des formes fières & hardies.

De telles idées ne sont plus combattues aujourd'hui. On reconnoît la vérité des effets dont je parle, quoiqu'on n'ait pas su jusqu'à présent trouver la cause qui les produit; mais maintenant qu'on a trouvé cette cause, & qu'on peut en augmenter l'énergie, conçoit-on jusqu'où le méchanisme de l'éducation peut être porté? D'après la nouvelle théorie des sensations, dont j'ai laissé entrevoir quelques principes, & que j'ai montré comme dépendante de la théorie du monde & de l'action générale de tous les êtres entre

eux, conçoit-on juſqu'à quel point, par exemple, en rectifiant l'organiſation d'un enfant, on peut déterminer ſes habitudes? juſqu'à quel point, ſi on l'environne d'organiſations propres à porter à la ſienne, ſelon qu'il en eſt beſoin, des ſenſations douces ou fortes, tumultueuſes ou tranquilles, on peut modifier ſon caractère, diriger ſes penchans, déterminer même les opérations de ſon eſprit, & préparer de loin les idées dont il doit s'occuper un jour?

Je touche, je le ſens, à des conſéquences ſingulières; mais je ne vois pas trop qu'il ſoit facile de m'en conteſter la vérité. Dès que vous avez admis l'exiſtence de ce fluide avec lequel la nature diſtribue tous les mouvemens, toutes les impreſſions, toutes les ſenſations; dès que vous reconnoiſſez que ce fluide eſt modifié différemment ſelon les organiſations qui le reçoivent, il faut bien néceſſairement qu'il agiſſe, ſuivant ces différentes modifications; & ſi l'on peut accroître ſon action ordinaire, il faut bien qu'on en obtienne dans l'éducation phyſique de l'homme tous les réſultats que je lui attribue.

Ainſi l'homme en naiſſant, & dans la première période de ſa durée, devra aux

nouveaux principes annoncés par M. Mesmer un développement plus heureux que celui qui, dans l'ordre actuel de la société, & même dans l'ordre de la nature, lui est ordinairement préparé. Mais dans le cours de sa vie, l'homme n'a-t-il pas à espérer encore de la doctrine de M. Mesmer d'autres avantages ?

16. En faisant connoître la manière dont il doit se préserver des maux auxquels il est exposé.

Je ne dirai rien ici de la réforme que cette doctrine doit opérer dans l'art de guérir. On sent, & je n'ai pas besoin de le prouver, combien une telle réforme sera salutaire, & quel bien en tout genre elle doit produire.

Mais il est un art bien plus important que celui de guérir ; c'est celui de préserver.

En Médecine, l'art de préserver est à l'art de guérir ce qu'en législation l'art de prévenir les crimes est à l'art si facile de les punir ; & malheureusement en législation l'art de prévenir les crimes, & en Médecine l'art de préserver ont été jusqu'ici deux arts à peu près ignorés.

La Médecine & la Législation, telles qu'elles existent maintenant, se ressemblent : toutes deux paroissent n'avoir pour objet que d'appaiser des symptômes ; mais trou-

ver pourquoi l'homme eſt malade ou méchant, dans un meilleur ordre de choſes le détourner des cauſes qui produiſent en lui le vice ou la douleur, c'eſt-là ce qu'elles ſont loin encore de pouvoir faire.

En Légiſlation, on a bien quelquefois tenté de déterminer les principes de l'art de prévenir les crimes; & ſi c'en étoit ici le lieu, il me ſemble que je dirois pourquoi les efforts qu'on a faits dans ce genre ont toujours été malheureux (11).

En Médecine, on n'a pas même eſſayé de déterminer les principes de l'art de préſerver (12).

---

(11) J'ai laiſſé entrevoir quelques-unes de mes idées ſur cet objet, dans un Diſcours *ſur l'humanité des Juges dans l'adminiſtration de la Juſtice criminelle*, Ouvrage de ma première jeuneſſe, qui ſe trouve ſans nom d'Auteur, dans un Recueil imprimé de M. Briſſot de Varville, intitulé: *Bibliotheque du Légiſlateur.*

(12) Il ne faut pas confondre l'art de préſerver dont je parle ici avec cette partie de la Médecine ordinaire appellée Hygienne, qui conſiſte en maximes ſur la tempérance, & en recettes pour ſe bien porter, maximes & recettes, qui, par cela ſeulement qu'elles ſont générales, demeurent preſque toujours ſans une application utile, parmi cette prodigieuſe variété d'organiſations, ſur leſquelles on les eſſaye. Il y a telle

Cependant jettez les yeux ſur la ſociété, telle qu'elle exiſte aujourd'hui ; écartez cet appareil, ce tumulte de jouiſſances qui vous trompe ſur nos miſères ; pénétrez dans l'intérieur des familles, & voyez preſque dans toutes les familles le ſpectacle de la ſouffrance prolongée ; voyez les mal-aiſes pires cent fois que les grands maux, les mal-aiſes qui tourmentent long-tems la vie avant que de la détruire, qui n'ôtent à la douleur tout ce qui abbat, tout ce qui terraſſe, ſi je peux parler ainſi, que pour mieux lui laiſſer tout ce qui inquiète, tout ce qui aigrit, tout ce qui déſole, voyez-les ſe répandre comme une contagion funeſte dans toutes les claſſes de la ſociété ; voyez dans le peuple ces organiſations contraintes, mal développées, ſe traîner en foule entre la peine & la pauvreté, juſqu'au terme de leur carrière déplorable ; par-tout voyez l'eſpéce humaine dépouillée de ces formes ſouples & faciles que lui avoient données la nature,

---

organiſation qui d'un inſtant à l'autre ne veut pas être phyſiquement gouvernée de la même manière . . . . . . Quel régime, par exemple, pouvoit convenir à l'organiſation d'Alexandre. . . . . ?

s'éteindre & ſe renouveller autour de vous dans des générations affoiblies.

A de tels effets, reconnoiſſez l'influence de ces maladies chroniques ſi communes aujourd'hui, & ſur leſquelles votre Médecine a ſi peu d'empire, de ces maladies déſaſtreuſes comme le tems qui altère ſourdement les principes de tous les êtres & les dévore avec lenteur; cherchez enſuite d'où naiſſent de telles maladies; voyez-les réſulter toutes de ces dérangemens peu remarqués, même par ceux qui les éprouvent, de ces troubles intérieurs, de ces affections pénibles, que tant de cauſes ou phyſiques ou morales produiſent chaque jour dans notre organiſation; & puis ſongez que dans l'état de choſes où vous vivez, heurté, preſſé en tant de façons différentes par tout ce qui vous environne, chaque inſtant, pour ainſi dire, vous apporte une modification nouvelle; & que parmi ces modifications il en eſt malheureuſement bien peu qui ne puiſſent vous nuire: alors ſi vous avez meſuré ſur vos habitudes, ſur vos jouiſſances, ſur tout votre être, ſur toute votre deſtinée, l'action de tant de fléaux auxquels votre exiſtence dans la ſociété vous expoſe, appré-

ciez, si vous le pouvez, les avantages qui doivent résulter pour l'humanité entière de cet art de préserver dont je parle, & dont je voudrois bien que vous entrevissiez comme moi toute l'importance.

Or maintenant il existe cet art de préserver; car il ne peut être autre chose que la nature agissante par les loix qui nous conservent; & puisque nous connoissons ces loix; puisqu'au besoin nous savons en accroître l'énergie, on voit bien que désormais à côté du mal qui commence, il est impossible que nous ne trouvions pas l'art qui préserve.

Ne croyez pas néanmoins, & je me hâte de prévenir une conséquence outrée, ne croyez pas que cet art qui préserve vous garantisse absolument de tous les maux dont vous pouvez être la proie. Tout ce qui affecte d'une manière imprévue & en même tems très-profonde notre organisation; ces pertes inattendues qui laissent des souvenirs longs & pleins d'amertume; ces événemens douloureux qui opèrent une révolution entière dans le systême de nos habitudes; tout ce qui imprime à l'ame un caractère de tristesse, qu'elle se plaît à nourrir; de tels maux

n'ont ſouvent point de remède ; mais en général, & je ne veux rien dire de plus, combien la ſomme de nos maux ne ſera-t-elle pas diminuée ? Combien ceux que nous ne pouvons éviter ne ſeront-ils pas adoucis ? En apprenant comment nous appartenons à la nature, comment au beſoin on peut en rendre l'influence plus active, au moins nous ſaurons nous tenir plus près d'elle, & beaucoup d'impreſſions qui nous trouvent trop ſenſibles aujourd'hui, ou demeureront ſans effet, ou ceſſeront de nous être funeſtes ? & ſous ce point de vue l'art de préſerver deviendra pour nous un art conſolateur, une portion de cette philoſophie familière qu'il faut bien que chacun ſe faſſe au milieu des peines de la vie, philoſophie qui malheureuſement n'a conſiſté juſqu'ici qu'en maximes trop ſouvent impuiſſantes contre notre miſère, mais qui émanant enfin de la nature, & nous en apportant toutes les reſſources, pourra contribuer, d'une manière efficace, ou à notre bonheur ou à notre repos.

Voilà le bien que produira la doctrine de M. Meſmer, conſidérée dans ſes rapports avec l'homme individuel. Voici maintenant 17. Sur l'homme conſidéré dans l'état de ſociété.

le bien qu'elle doit produire, conſidérée dans ſes rapports avec l'homme vivant au ſein de la ſociété.

On a beaucoup dit que la doctrine de M. Meſmer détruit les mœurs, & on eſt allé juſqu'à prétendre que lors même qu'elle ſeroit vraie, il faudroit la proſcrire. Ceux qui ont ainſi parlé ont bien mal défendu la cauſe des mœurs; car enfin il n'y a pas deux vérités contradictoires dans la nature, & ſi le Magnétiſme animal détruit les mœurs, & ſi néanmoins il eſt une vérité, & de toutes les vérités phyſiques, la plus importante à notre conſervation, il faut donc que les mœurs ſoient fauſſes, qu'elles ne conviennent pas à notre conſervation; &, comme on ne doit pas faire le ſacrifice de la vérité à l'erreur, & ſur-tout à une erreur qui nous nuit, il eſt donc utile de les détruire.

18. En influant ſur ſes mœurs. Laiſſons-là tous ces vains raiſonnemens; définiſſons d'abord ce qu'il faut entendre par mœurs, & puis voyons quelle doit être ſur les mœurs l'influence de la doctrine de M. Meſmer, juſqu'à préſent appréciée avec une prévention ſi cruelle.

19. Des mœurs, ce que c'eſt. Les mœurs en général réſultent des rap-

ports des hommes entre eux (13). Il n'y a point de mœurs pour l'homme qui eſt ſeul. Elles commencent avec la ſociété, & ſe composent de celles de nos affections & de nos habitudes, qui ont nos ſemblables pour terme & pour objet.

Les mœurs ſont dans la nature comme une conſéquence de cette loi univerſelle qui fait que tous les êtres ſe modifient les uns & les autres par une action réciproque, de cette loi qui, en raiſon de l'analogie plus ou moins grande de leur organiſation, les deſtine plus ou moins aux mêmes impreſſions, aux mêmes habitudes.

Suppoſez que la nature nous eût donné des organiſations ſans aucune analogie entre elles, & qui ſe ſeroient mutuellement repouſſées, vous ne concevriez pas comment, ſous l'empire des mêmes loix, nous aurions obéi aux mêmes habitudes, & l'exiſtence

---

(13) Il y a cette différence entre les mœurs & la morale, que les mœurs ſont le ſyſtême ou l'enſemble de nos habitudes, & la morale la règle de nos habitudes; la morale ne varie jamais, il eſt de ſon eſſence d'être immuable; les mœurs varient; elles ſe perfectionnent ou ſe dépravent ſelon qu'elles s'approchent ou s'éloignent de la morale.

des mœurs, comme de la ſociété qui les fait naître, vous paroîtroit impoſſible.

Les mœurs commencent dans la famille. Les rapports qui exiſtent entre l'organiſation d'une mère & celle de ſon enfant préparent les premières affections & déterminent les premières mœurs.

Les mœurs s'accroiſſent dans la ſociété. Les rapports qui ſe developpent entre l'organiſation de l'homme & celle de ſes ſemblables, ajoutent à ſes premières affections, & étendent la ſphère de ſes premières mœurs.

Les mœurs ſont bonnes quand les rapports des hommes entre eux ſont tellement ordonnés, que les affections & les habitudes que ces rapports font naître, rendent l'union des hommes plus intime, & les accoutument à ne pas ſéparer leur avantage de l'avantage de tous.

Les mœurs ſont mauvaiſes quand les rapports des hommes entre eux ſont tellement ordonnées, que les hommes n'ont pas les affections & les habitudes qui doivent les unir, & que l'avantage de chacun ne produit pas l'avantage de tous.

A côté des bonnes mœurs ſont les bonnes opinions,

opinions, c'eſt-à-dire les opinions qui portent les hommes à s'aimer entre eux.

A côté des mauvaiſes mœurs ſont les mauvaiſes opinions, c'eſt-à-dire les opinions qui portent les hommes à uſer des hommes ſans les aimer.

Ainſi que les mœurs ſont dans la nature, les bonnes mœurs ſont dans la nature bien ordonnée ; & cela non pas ſimplement, comme on le croit, parce qu'elles rendent les hommes meilleurs, mais parce qu'elles contribuent phyſiquement à leur mutuelle conſervation.

Tout ce qui arrête le développement d'un individu lui nuit. Tout ce qui opère ce développement lui eſt avantageux. Un homme qui n'éprouve que le ſentiment de la haine, de l'orgueil, de la défiance, de la crainte, met involontairement ſon organiſation dans un état de contrainte & il ſouffre ; un homme dont l'ame eſt ouverte aux ſentimens de l'amour, de l'amitié, qui connoît la confiance, & que la crainte de ſes ſemblables n'a pas encore tourmenté, favoriſe le jeu de ſon organiſation & il jouit.

De plus une organiſation contrainte n'envoie aux organiſations avec leſquelles elle

correspond que des sensations pénibles. Une organisation développée n'envoie aux organisations qui réagissent sur elle que des sensations douces, bienfaisantes. Avec toutes les passions, toutes les habitudes que donnent les mauvaises mœurs, l'homme ne se conserve donc pas, il ne conserve donc pas ses semblables, comme avec les habitudes & les affections que les bonnes mœurs font naître. Il est donc vrai, comme je l'ai dit quelque part, que la pensée du méchant est un obstacle à l'action conservatrice de la nature (14).

Puisque les passions & les habitudes avec lesquelles les mauvaises mœurs se composent n'agissent pas sur notre organisation de la même manière que les affections & les habitudes avec lesquelles se composent les bonnes mœurs, il existera donc avec le tems une différence physique entre deux individus, entre deux peuples qui n'obéiront pas aux mêmes mœurs. Pour l'observateur le moins attentif, certainement ces deux peuples, ces deux individus, n'auront pas la même physionomie, & l'on sait que notre

---

(14) Dans un Discours prononcé dans une Assemblée de la Société de l'Harmonie de Paris.

phyſionomie, en accuſant ou en révélant le ſecret de notre caractère, accuſe ou révèle auſſi le ſecret de notre organiſation.

Notre ſenſibilité n'a qu'une certaine meſure; ou elle ſe concentre dans un petit nombre d'objets, & alors elle produit les habitudes, les affections durables & nous avons des mœurs profondes; ou elle s'étend ſur un grand nombre d'objets, & alors elle produit les goûts frivoles & les habitudes faciles à détruire, & nous avons des mœurs légères. 20. Comment elles ſe dépravent.

Il y a une époque dans les progrès de la civiliſation, où nos mœurs perdent néceſſairement de leur force. C'eſt celle où nos arts trop multipliés ont trop accru nos jouiſſances; alors notre ſenſibilité eſt trop partagée & devient trop incertaine entre les impreſſions qu'elle éprouve, pour qu'aucune prédomine avec quelque durée.

Les mœurs légères ſont mauvaiſes; car elles rendent l'homme indifférent à l'homme: elles le ſont encore, parce qu'à l'époque où elles envahiſſent la ſociété, il n'eſt pas aiſé à l'homme d'être bon: à cette époque les arts ont rendu les beſoins plus nombreux; s'il y a plus de jouiſſances, il y a donc auſſi

plus de privations ; & comme tous veulent jouir, vivre devient un art difficile, que nous ne pouvons presque plus exercer sans nuire à ceux qui vivent avec nous.

Les mœurs ne deviennent pas toujours mauvaises de la même manière.

Chez un peuple auquel la législation n'a pas imprimé un grand caractère, & qu'elle n'a pas destiné au mouvement des grandes passions, les mœurs deviennent mauvaises, plus en s'affoiblissant qu'en se corrompant.

Chez un peuple qui doit à sa législation un caractère fortement déterminé, & qui connoît les mouvemens orageux des passions, les mœurs deviennent mauvaises, plus en se corrompant qu'en s'affoiblissant.

Chez le premier, les affections & les habitudes qui composent les mœurs s'effacent ; chez le second, elles se dépravent.

Les mœurs sont le ciment de l'édifice politique. Avec les loix on élève l'édifice ; avec les mœurs on en lie tous les matériaux. Quand le ciment est mauvais, l'édifice a peu de solidité ; cependant il ne croule pas toujours, il se soutient par sa masse, ou parce que les autres édifices politiques qui pourroient le heurter sont peu solides comme lui.

Il y a dans les mœurs une choſe qu'on n'a pas remarquée, & qui fait qu'elles exiſtent parce qu'elles ont exiſté, & qu'il eſt comme impoſſible de les réformer quand elles ſont une fois corrompues. C'eſt cette action conſtante des organiſations humaines les unes ſur les autres qui les diſpoſe comme involontairement aux mêmes habitudes.

21. Difficulté de rétablir les mœurs quand elles ſont dépravées.

Pour nous donner d'autres mœurs que celles de la ſociété à laquelle nous appartenons, il faut, pour ainſi dire, nous défendre de toutes les ſenſations que nous apportent les organiſations qui agiſſent ſur la nôtre.

Pour donner à une ſociété d'autres mœurs que celles qu'elle a, il faut, pour ainſi dire, changer tout le ſyſtême de correſpondance des organiſations qui la compoſent.

Dans ces deux circonſtances, on voit bien que c'eſt la nature elle-même qu'il faut combattre, & la nature qui agit avec tout le mouvement de ſa puiſſance.

Voilà, ſans doute, pourquoi dans Rome, quand les mœurs ont penché vers leur ruine, la légiſlation & la philoſophie ont fait d'inutiles efforts pour rendre leur chûte moins prochaine; voilà pourquoi, à cette époque

fameuse dans l'histoire des nations, pour donner à l'homme d'autres moeurs il a fallu une religion nouvelle, c'est-à-dire, une opinion puissante, qui l'affectant profondément, modifiât son être tout entier, & changeât tout le systême de ses habitudes (15).

Réformer les mœurs, ce n'est pas seulement réformer des habitudes morales, c'est aussi réformer les habitudes physiques dont les habitudes morales sont toujours enveloppées : & parce que des habitudes physiques se fortifient mutuellement parmi des hommes assemblés, on voit bien qu'une révolution dans les mœurs ne peut jamais être le résultat d'un évènement ou d'une opinion ordinaire.

22. Je voudrois parler de nos mœurs.

De nos mœurs ; ce qu'elles sont.

J'ai vu l'égoïsme né de l'abus des jouissances & du desir immodéré de jouir, nous rapprocher sans nous unir. Je l'ai vu nous foulant dans les routes de l'avarice & de

(15) Le mot opinion convient à la vérité comme à l'erreur. Une vérité qui n'a pas acquis la force de l'opinion, est une vérité stérile qui éclaire peu, qui n'échauffe pas, & n'influe en rien sur le mouvement de la Société. . . . .

l'ambition, nous froiſſer les uns contre les autres, & briſer tous nos liens & nous meurtrir avec nos liens.

A côté d'un petit nombre d'hommes qui vivent, c'eſt-à-dire, qui ont des beſoins & qui les ſatisfont, j'ai vu beaucoup d'hommes qui ſe tourmentent pour vivre, c'eſt-à-dire, qui ont des beſoins qu'ils s'efforcent vainement de ſatisfaire.

Dans un ordre de choſes ſi convulſif, j'ai vainement cherché quelque place pour la confiance, pour l'amitié, pour les ſouvenirs attachans, pour les ſentimens tendres & profonds, pour les affections durables, pour toutes ces opinions qui viennent du cœur, & qui font que l'homme vit en paix à côté de l'homme, & que les deſtinées de pluſieurs ſe confondent doucement dans une ſeule deſtinée.

J'ai jeté les yeux autour de moi, & j'ai vu l'envie, l'envie, cette paſſion ſi féconde, ſi univerſelle & ſi triſte, qu'on trouveroit plus ou moins agiſſante dans tous les cœurs ſi on pouvoit les ouvrir.

J'ai jeté les yeux autour de moi, & j'ai vu quelques vertus générales, réſultat de l'eſprit qui combine, plus que du cœur qui

s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la pitié, la pitié toujours inquiète, toujours active, la pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, & qui ne s'appaise que lorsqu'elle est appaisée.

J'ai jeté les yeux autour de moi, &, semblable à un de ces végétaux imposteurs qui couvre d'une ombre meurtriere un sol empoisonné, j'ai vu la philosophie (16) qui se montre toujours dans le déclin des mœurs & des Empires, étouffer sous son ombre froide & mortelle, parmi quelques erreurs funestes, une foule de préjugés utiles (17),

---

(16) Je ne parle ici que de cette Philosophie qui fait secte, qui dégénère en esprit de parti, &c. . . . . & non pas de cette Philosophie solitaire qui a fait vivre Descartes dans la retraite, qui a préparé les méditations & les découvertes des Pascal, des Newton, des Mallebranche, des Léibnitz, des Loke, des Buffon, des Rousseau.

(17) En rassemblant autrefois les matériaux d'un grand Ouvrage sur la Législation & les Mœurs, j'ai traité cette question : *faut-il des préjugés au peuple, & quels sont, dans toutes les circonstances données, les préjugés qui lui conviennent?* C'est-là, selon moi,

tous ces préjugés avec leſquels le peuple aſſure ſes mœurs & qui lui conſervent les affections qui le rendent bon, & les vertus dont il a beſoin pour ſe conſoler dans ſa misère.

Ainſi, nous n'avons plus de mœurs.

23. Poſſibilité de rétablir les mœurs en agiſſant ſur leurs principes phyſiques.

Parce que les événemens & les opinions qui affectent à-la-fois toutes les parties de notre être & opèrent ainſi de grandes révolutions dans les mœurs, ne ſe reproduiſent pas tous les jours, il ſeroit bon d'examiner ſi on ne modifie pas les mœurs d'une manière plus puiſſante en agiſſant ſur nos habitudes phyſiques, qu'en agiſſant ſur nos habitudes morales.

Je ne ſçais, mais il me ſemble qu'on ne peut guères agir ſur nos habitudes morales ſans heurter cet amour propre ſi ſuperbe qui ſe place à côté de nos vices, comme à côté de nos vertus, pour en aſſurer la durée. En agiſſant ſur nos habitudes phyſiques au contraire, on n'a pas un tel inconvénient à craindre; on n'intéreſſe alors que l'inſtinct de notre conſervation, & cet inſ-

---

une des plus grandes queſtions de la morale politique, & l'une de celle qu'à cauſe de ſes nombreuſes conſéquences, il eſt le moins facile de réſoudre.

tinct même corrompu veut bien plus facilement ce qui est bon, que l'amour propre une fois dépravé ne veut ce qui est honnête. Observez que chez les anciens qui avoient une énergie de mœurs si prodigieuse, presque toutes les institutions avec lesquelles on formoit les hommes étoient physiques; ils regardoient l'amour propre comme une puissance qu'il ne faut pas avertir de ses forces, & se contentant, pour ainsi dire, de préparer à l'ame un domaine facile à gouverner, ils croyoient avoir beaucoup fait pour les mœurs quand ils avoient développé les corps de manière à ne leur faire contracter que des habitudes saines & avouées par la nature (18).

Maintenant :

24. De la doctrine de M. S'il existoit une doctrine qui nous apprît quelle est en général l'action de la nature

(18) Je pense en général que lorsqu'on cherche à rendre l'homme meilleur, & par conséquent plus heureux, il ne faut pas agir immédiatement sur sa volonté. La volonté est un maître qui veut choisir, qu'il faut simplement environner de telle sorte qu'il choisisse toujours bien, & qui n'est plus qu'un esclave corrompu dès qu'il est privé de sa liberté; cette vérité si simple est très-importante en Législation. . . . . .

ſur l'homme; comment cette action, ou ſuſpendue, ou troublée, produit tous les maux qui l'affligent; comment ainſi que je l'ai prouvé, en augmentant, en variant cette action dans le premier âge, on peut délivrer l'organiſation d'un enfant des vices qui la dépravent; cette doctrine ſeroit donc utile aux mœurs: car elle influeroit de la manière la plus avantageuſe ſur le premier développement de l'homme, elle ramèneroit à ſes vrais principes phyſiques tout le ſyſtême de notre éducation, & qui peut meſurer tout le bien qu'on feroit avec un ſyſtême d'éducation, délivré ſeulement de toutes les erreurs phyſiques dont nos ſyſtêmes en ce genre ſont encore infectés?

Meſmer par rapport aux mœurs; comment elle peut contribuer à leur rétabliſſement.

S'il exiſtoit une doctrine qui nous apprît que tous les êtres s'affectent entre eux, & comment ils s'affectent entre eux; qui nous dît quel eſt le produit de ces affections mutuelles parmi des hommes aſſemblés; qui nous montrât les impreſſions, les ſenſations, les habitudes avec leſquelles ſe compoſent les mœurs, réſultantes de ces affections comme de leur cauſe; cette doctrine ſeroit donc encore utile aux mœurs: car on a beaucoup fait pour les mœurs quand on

a trouvé pourquoi l'homme devient méchant & malheureux, on sait alors comment il peut cesser de l'être.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît que la nature nous a donné la faculté d'exercer sur tous les êtres qui co-existent avec nous un pouvoir conservateur, qui nous enseignât comment, suivant les circonstances, on peut rendre ce pouvoir plus actif ; cette doctrine seroit donc encore utile aux mœurs : car on devient bon sur-tout par le bien qu'on fait, & c'est un grand moyen pour rendre les hommes meilleurs, que de leur donner un grand pouvoir de bienfaisance physique à exercer sur leurs semblables, un pouvoir qui n'éveille l'amour propre ni de celui qui l'emploie, ni de celui qui l'éprouve.

S'il existoit une doctrine qui nous apprît que ce pouvoir de conserver qui nous a été donné, est tel qu'il ne peut être mis en œuvre sans rappeller à l'ordre institué par la nature, l'organisation sur laquelle il est employé ; s'il nous étoit démontré qu'il est de l'essence de ce pouvoir de nous rendre plus sensibles à cet ordre ; cette doctrine seroit donc encore utile aux mœurs : car on a vu que toutes les affections, toutes les ha-

bitudes qui font les bonnes mœurs ſont dans la nature bien ordonnée, dans la nature qui conſerve. Soumettre l'homme à la nature qui conſerve, & je voudrois bien qu'on remarquât cette vérité, c'eſt donc le préparer à toutes les affections, à toutes les habitudes dont il faut que ſes mœurs ſe compoſent.

Et ſi la doctrine dont je parle étoit quelque jour univerſellement pratiquée; ſi, acquérant la force des grandes opinions, elle replaçoit par-tout l'homme ſous l'empire des loix conſervatrices de l'univers; ſi, miſe au nombre de nos inſtitutions domeſtiques, elle ordonnoit par-tout nos premières affections, nos premières & nos plus puiſſantes habitudes; ſi, mêlée aux inſtitutions publiques, par-tout elle ordonnoit les rapports des hommes entre eux, & préparoit les opinions & les loix qui doivent les gouverner. . . . . .

Avez-vous vu dans une campagne fertile des moiſſons balancées par le ſouffle de ce vent ſi foible & ſi doux qui ſe lève avec l'aſtre du jour; les épis s'approchent & ne ſe froiſſent pas: ainſi ſeroient les hommes obéiſſans au mouvement des mœurs qu'auroit formées la nature.

25\.

Des beaux Arts ; ce que c'est ; de quelles sensations ils se composent, & de leurs principes physiques.

Je vais plus loin : j'ai parlé des arts & j'ai dit que, parvenus au dernier période de leurs progrès, ils corrompent les mœurs ; je voudrois examiner si dans les arts qui appartiennent de plus près aux mœurs, dans les beaux arts par exemple, la doctrine, dont je fais remarquer ici l'influence, ne pourroit pas opérer une réforme utile.

L'objet des beaux-arts, en général, est de porter à notre ame des sensations qui l'émeuvent & qui lui plaisent : ils ont donc un rapport nécessaire avec l'économie particulière de l'homme, & on ne peut en déterminer les principes avec quelque certitude, qu'autant que les loix auxquelles notre économie particulière est soumise seront bien connues.

Il y a dans l'économie particulière de l'homme une manière d'être qui est celle de l'espèce & qui se retrouve dans tous les individus qui la composent. Il doit donc aussi se trouver dans les beaux-arts des principes généraux pour émouvoir & pour plaire, qui résultent de la manière d'être de l'espèce & qui sont invariables comme elle.

L'économie particulière de l'homme peut être plus ou moins altérée ; ce qui plaît, ce qui convient à une organisation

altérée, n'eſt pas ce qui plaît, ce qui convient à une organiſation ſaine. A côté des principes généraux des beaux-arts, il y a donc des principes particuliers qui varient comme les organiſations ſur leſquelles il s'agit de produire un effet; les mêmes ſons n'affecteront pas de la même manière une oreille groſſière & une oreille délicate.

On a vu que tout ce qui contribue au développement de notre organiſation nous conſerve, que tout ce qui contrarie ce développement nous détruit. Il pourroit donc y avoir dans les arts des ſenſations, des émotions qui tendroient à nous conſerver; il pourroit donc y en avoir qui tendroient à nous détruire; telle combinaiſon de ſons trop prolongée ſuſpend le jeu de notre organiſation & nous fait du mal, telle autre augmente le jeu de notre organiſation & nous fait du bien.

Si notre organiſation eſt altérée, au point qu'elle ne puiſſe plus être affectée, que par des ſenſations heurtées, des émotions violentes, les arts ne ſe compoſeront que pour lui porter des ſenſations, des émotions de ce genre, & ils ne ſeront pas conſerva-

teurs, car de telles ſenſations, de telles émotions ne conſervent pas.

Si notre organiſation eſt aſſez ſaine, pour que des ſenſations harmonieuſes & douces ſuffiſent pour l'affecter, les arts ſe compoſeront pour lui porter des ſenſations harmonieuſes & douces, & ils ſeront conſervateurs, car de telles ſenſations, de telles émotions en nous développant nous conſervent.

Les arts, quand ils ne nous conſervent pas, altèrent encore davantage notre organiſation, à peu-près comme les liqueurs fortes dépravent davantage l'eſtomac débile auquel on en a fait contracter l'habitude.

26. De la bonté morale des Arts.

Les arts, quand ils nous conſervent, ont une bonté morale; car on a vu que toutes les ſenſations, toutes les émotions qui nous font un bien phyſique, ſont auſſi celles avec leſquelles ſe compoſent les bonnes mœurs.

Les arts, quand ils ne nous conſervent pas, ſont moralement mauvais, car on a vu que toutes les ſenſations, toutes les émotions qui nous font un mal phyſique, ſont auſſi celles avec leſquelles ſe compoſent les mauvaiſes mœurs.

Le beau & le bon dans les arts, ſont la même choſe ; le beau n'eſt que le bon conſidéré d'une manière ſpéculative.

Si j'écrivois ſur la législation qui a pour objet la conſervation & le bien-être des individus exiſtans en ſociété, je conſidèrerois les arts comme diſtribuant des ſenſations bienfaiſantes ou malfaiſantes ; d'après cette idée, je rechercherois quand ils peuvent nuire, & juſqu'où ils peuvent nuire ; je verrois ſi dans les arts il n'y a pas un point de civiliſation au-delà duquel ils ſont néceſſairement dangereux ; je meſurerois le danger des arts d'après leurs effets ſur l'organiſation phyſique des hommes ; j'eſſayerois de dire comment il eſt poſſible de modérer le mouvement des arts, & juſqu'à quel point on peut augmenter ou changer leur moralité, en leur faiſant produire les ſenſations qui nous rendent ou moins méchans ou meilleurs (19).

Si j'écrivois ſpécialement ſur l'éducation, je ferois remarquer une grande erreur, je ferois remarquer qu'en inſtruiſant un en-

(19) Je parlerai quelque jour de toutes ces choſes avec plus de détail.

fant dans nos arts, c'eſt preſque toujours notre ſenſibilité que nous lui donnons, & non pas la ſienne que nous cherchons à développer. La muſique que nous enſeignons à un enfant, par exemple, eſt notre muſique, celle qu'il faut à nos organes peut-être ſingulièrement altérés; mais eſt-ce la muſique, qui d'après ſa conſtitution phyſique, doit lui plaire? Eſt-ce celle qui doit contribuer à la réforme de cette conſtitution phyſique, ſi elle eſt mauvaiſe? Eſt-ce celle qui ne doit porter à ſon oreille que des ſons conſervateurs? La manière ſeulement dont nous combinons les ſons pour leur faire produire des effets caractériſés, fut-elle dans la nature, eſt-elle toujours dans la nature du premier âge, où toutes les émotions pour ne pas nuire, doivent être ſimples & douces? Et parce que nous n'avons jamais conſidéré les arts, comme pouvant influer en bien ou en mal ſur notre exiſtence phyſique, entre les ſenſations qu'ils peuvent produire, n'avons-nous pas trop peu remarqué, qu'il en eſt beaucoup, qui inconſidérément excitées, doivent altérer dans l'enfant la juſteſſe de ſon organiſation, & troubler ou contraindre le développement de ſes habitudes.

Mais parler de toutes ces choſes, d'après les idées qui s'amaſſent en foule dans ma tête, ce ſeroit faire un ouvrage dans un autre ouvrage. Seulement ici je veux qu'on obſerve que ſi les beaux arts uniquement deſtinés à augmenter la ſomme de nos jouiſſances, ont à cauſe de cela, un rapport immédiat avec notre exiſtence phyſique, c'eſt des loix conſervatrices de l'homme qu'il faut en faire réſulter les véritables principes, qu'il n'y a de bon dans les arts, que ce qui s'accorde avec ces loix, que tout ce qui les heurte eſt néceſſairement mauvais; je veux qu'on obſerve, que ſi toutes les affections, toutes les habitudes, qui font les mœurs douces & pures, ſont auſſi celles qui conviennent à notre conſervation, les beaux arts rappellés à leurs principes, peuvent auſſi devenir les amis des mœurs; & de cette double obſervation, je veux que l'on conclue qu'une doctrine qui nous fait connoître les loix conſervatrices de l'homme, ne peut influer que d'une manière avantageuſe ſur les arts comme ſur les mœurs, ſoit que l'on conſidère les arts en eux-mêmes, ſoit qu'on les conſidère dans leur rapport avec les mœurs.

27. Influence de la doctrine de M. Meſmer ſur la bonté morale des Arts.

La doctrine de M. Mesmer qui nous apprend quelles sont les loix qui nous conservent, & quel usage il faut faire de ces loix, ne peut donc jamais devenir une doctrine dangereuse. Pour l'homme en société comme pour l'homme individuel, il ne faut donc en attendre que des effets utiles, & aucunes des conséquences fâcheuses qu'on s'est efforcé d'en faire résulter, ne se mêleront aux avantages qu'elle doit produire.

28. Vue générale sur la théorie du monde, de l'homme, des mœurs & des Arts.

Je mesure de l'œil maintenant la carrière que je viens de parcourir; on n'a pas dû me voir sans un étrange étonnement, avec une seule idée & d'après une seule loi, organiser le système du monde, déterminer les loix conservatrices de tous les êtres, trouver spécialement pour l'homme, les rapports de son économie particulière avec l'économie universelle, créer la théorie de ses sensations, expliquer tous les phénomènes qui résultent de sa co-existence, soit avec ses semblables, soit avec les autres êtres organisés; de-là, l'observant d'une manière plus intime, découvrir les principes physiques de son éducation, enseigner l'art de rendre sa destinée moins malheureuse, en lui fai-

ſant éviter, ou en adouciſſant les maux auxquels il peut être expoſé; puis deſcendant juſques dans le ſein des mœurs & des arts, prendre dans les mœurs & dans les arts, tous les élémens phyſiques qui peuvent s'y trouver; faire remarquer comment ſous ce point de vue, ils appartiennent encore à cette idée, à cette loi avec laquelle tout a été fait, & avec cette ſeule idée, & cette ſeule loi, montrer la poſſibilité d'une révolution dans les arts & dans les mœurs.

Et cependant ce n'eſt qu'ainſi que tout doit ſe développer & s'enchaîner dans l'univers. Une ſeule idée puiſſante comme l'Eternel dont elle émane, eſt deſcendue dans la nuit du cahos; elle a repoſé ſur les germes innombrables dans leſquels dormoit la vie de tous les êtres ſucceſſivement deſtinés à l'exiſtence, & le mouvement a commencé: & obéiſſant à une loi unique, le mouvement a tout ordonné pour une grande & profonde harmonie; & toutes les combinaiſons des êtres ſont venues ſe perdre & ſe renouveller dans une ſeule combinaiſon; & toutes les variétés des êtres ſont venues ſe confondre & ſe reproduire dans l'uniformité de l'ordre général; & tout ce qui ap-

partient au développement des êtres & à leur conservation, tous les phénomènes qu'ils offrent dans le cours plus ou moins long de leur durée, a été le résultat d'une seule cause, & va se terminer constamment à un seul effet; & l'univers vivant par le mouvement, contenant toutes les successions, toutes les reproductions, comme des accidens nécessaires de son existence, développant dans son sein, la destinée de l'insecte & la destinée des mondes, s'est avancé, paisible comme Dieu, dans la route de l'éternité.

§. III.

29. Que le Magnétisme animal peut être démontré physiquement, & de quelle maniere il peut être démontré.

J'ai peu de choses à dire dans cette troisième partie. Je crois qu'il n'est guères possible de me contester à présent l'existence & l'utilité du Magnétisme animal; mais peut-on démontrer physiquement cette existence & cette utilité, & de quel genre de preuves physiques le Magnétisme animal est-il susceptible?

Il faut se rappeller que j'ai nommé Magnétisme universel, cette influence réciproque qui résulte de l'action ou de la gravitation de tous les êtres entre eux, influence

plus ou moins conſidérable en raiſon de la maſſe des êtres, de leurs diſtances & de leur analogie.

Il ne faut pas perdre de vue que le Magnétiſme univerſel s'exerce au moyen d'un milieu ou d'un fluide dans lequel tous les êtres ſont plongés, & qui tranſmet de l'un à l'autre l'action mutuelle qui les modifie.

Enfin, il faut ſe rappeller que ce que j'ai nommé Magnétiſme animal, eſt cette propriété qui rend les êtres animés ſuſceptibles du Magnétiſme univerſel, ou de l'influence réciproque de tous les êtres entre eux.

Cela poſé :

L'influence d'un être eſt plus ou moins étendue, ſelon que cet être détermine des mouvemens plus ou moins généraux dans le fluide univerſel dont il eſt environné.

Ainſi dans notre ſyſtême, le ſoleil a une influence plus étendue que les planètes, parce que les mouvemens que le ſoleil imprime au fluide univerſel dans notre ſyſtême, ſont plus généraux que ceux qu'y impriment les planètes.

L'influence d'un être eſt plus ou moins profonde, ſelon que le mouvement que cet

être imprimé au fluide universel est, relativement aux êtres qu'il modifie, plus ou moins considérable.

Ainsi le soleil imprime un mouvement incomparablement plus fort au fluide universel que la lune; mais parce que la lune est beaucoup plus voisine de nous que le soleil, son mouvement sur le fluide universel est par rapport à nous, plus fort que celui du soleil, & dès-lors son influence sur notre organisation devient plus active & plus pénétrante.

30. Il existe dans la nature une influence qui enveloppe & rectifie toutes les influences des êtres particuliers entre eux.

Les influences des êtres s'enveloppent & se rectifient entre elles en raison de l'étendue de leurs sphères d'activité, c'est-à-dire, que les plus grandes influences enveloppent & rectifient les plus petites.

Ainsi l'influence des êtres animés entre eux, très-spontanée & très-irrégulière, est enveloppée & rectifiée par l'influence plus régulière & nullement spontanée, qui s'exerce entre la terre, la lune & les autres corps célestes. L'influence des planètes entre elles est enveloppée & rectifiée par l'influence du soleil, lequel voit à son tour son influence sur les autres soleils qui se balancent avec lui dans l'espace, enveloppée &

rectifiée par le mouvement auquel obéit l'océan des mondes dans lequel il eſt plongé.

Les petits mouvemens dans l'univers ſont difficilement bien réglés, parce que ce ſont des êtres qui participent plus ou moins à l'intelligence & à la liberté qui les produiſent. Ces mouvemens finiroient par opérer un bouleverſement général, s'ils n'alloient ſe perdre & ſe rectifier dans des mouvemens plus vaſtes, & enfin dans le mouvement qui enveloppe & rectifie tous les autres (20).

31. Cette influence s'exerce au moyen d'un mouvement réparateur, de tous les déſordres que les influences particulières ont pu produire. Cette influence eſt à proprement parler, ce qu'il faut appeller Magnétiſme univerſel.

Le déſordre vient en mourant, pour ainſi dire, juſqu'au pied du trône de l'Eternel, & de-là retourne ſans ceſſe un mouvement réparateur, qui tend à effacer toutes les aberrations des mouvemens particuliers, à rétablir l'équilibre des êtres & à les compoſer entre eux pour une même harmonie.

La grande influence qui réſulte de ce mouvement réparateur, l'influence qui enveloppe & rectifie toutes les autres, eſt à proprement parler, ce qu'on doit appeller

(20) C'eſt ainſi que la liberté des êtres animés s'accorde avec la néceſſité de l'ordre dans l'univers. Je prie qu'on réfléchiſſe bien ſur cette idée, dont je ferai remarquer en un autre tems toute la profondeur.

Magnétiſme univerſel. Il faut retenir ces principes.

Maintenant :

Un tout ne ſe maintient ce qu'il doit être, que lorſque les parties qui le conſtituent ſont tellement diſtribuées, qu'il exiſte entre elles un équilibre parfait. Interrompez cet équilibre & le tout eſt détruit.

Je viens de le dire, & je me ſuis contenté de le dire ſans le prouver, parce qu'une telle vérité n'a pas beſoin de preuves, l'univers lui-même ne ſubſiſte que parce que les êtres qui le composent ſont ſans ceſſe ramenés par le mouvement univerſel à l'équilibre dont je parle ; ſuppoſez un inſtant cet équilibre rompu pour n'être point rétabli, & l'univers ne ſubſiſtera pas.

Un corps organiſé ſera donc tout ce qu'il doit être, ſi entre ſes parties conſtituantes, il règne un équilibre ou un accord parfait.

Un corps organiſé ne ſera donc pas tout ce qu'il doit être, ſi l'équilibre ou l'accord qui devroit régner entre ſes parties conſtituantes, n'exiſte pas.

Dans le premier cas, le corps organiſé eſt ſain.

Dans le ſecond cas, il eſt malade (21).

Que le corps organiſé ſoit ſain ou malade, il eſt également modifié par le Magnétiſme univerſel, ou par cette grande influence qui maintient l'univers.

32. Le Magnétiſme univerſel n'eſt pas ſenſible pour les organiſations ſaines, il ne le devient que pour les organiſations malades. Pourquoi.

Mais ſi le corps organiſé eſt ſain, cette influence eſt inſenſible pour lui; elle ne devient ſenſible que lorſqu'il eſt malade.

Il faut expliquer ceci.

33. Réflexions ſur les ſenſations; ce que c'eſt.

Nos ſenſations ne doivent pas être confondues avec les impreſſions que produiſent ſur les organes de nos ſens, les objets qui nous environnent. Touchés de toute part & dans tous les points par ces objets, nous recueillons beaucoup d'impreſſions à-la-fois, & cependant nous n'avons à-la-fois qu'une ſenſation.

Cette ſenſation unique réſulte toujours de celle des impreſſions que nous éprouvons qui eſt la plus forte, & entre pluſieurs impreſſions données, celle-là eſt toujours la plus forte, qui intéreſſe le plus notre conſervation.

Cette plus forte impreſſion arrivant juſ-

---

(21) Voilà pourquoi M. Meſmer a dit qu'il n'y a qu'une maladie ou une manière d'être malade.

qu'à notre ame, nous avertit rapidement de ce que nous avons à craindre ou à espérer au dehors, & la sensation qu'elle produit exprime la différence de l'état où nous étions avant que de l'avoir reçue, à l'état où nous sommes au moment où nous la recevons.

Sentir, n'est donc autre chose qu'éprouver toutes les différences d'être qui peuvent résulter pour nous de l'action des causes multipliées qui nous modifient. Quand on vous demande si vous êtes affecté par telle sensation, que faites-vous? vous recherchez si votre manière d'être diffère, au moment où l'on vous interroge, de celle que vous aviez auparavant.

Une impression unique prolongée sur toute une vie, ne donneroit donc pas de sensation à l'être qui la subiroit. Un tel être ne seroit pas insensible s'il étoit constitué pour sentir, mais il ne sentiroit pas.

Tant qu'un corps organisé est dans cet état d'équilibre qui constitue la santé, il ne doit donc pas sentir le Magnétisme universel ou l'influence qui tend sans cesse à maintenir cet équilibre ; car il n'y a pas deux façons d'être en équilibre. Et vous voyez bien, par exemple, que si votre organisa-

tion eſt en équilibre durant une année, la force qui fait qu'elle eſt en cet état, agit abſolument de la même manière dans tous les inſtans de l'année; elle ne produit donc dans tous les inſtans de l'année que la même impreſſion : d'après ce que je viens de dire, elle doit donc abſolument vous laiſſer inſenſible.

Le corps organiſé eſt-il malade; les choſes changent : le corps organiſé n'eſt malade, comme on vient de le voir, que parce qu'il n'y a plus d'équilibre entre les parties qui le compoſent.

Mais, dès que l'équilibre par lequel un tel corps eſt conſervé ne ſubſiſte plus, il faut abſolument que ce corps ſe diſſolve, comme il faut qu'un édifice s'écroule ſitôt auſſi que l'équilibre qui en maintient toutes les parties ceſſe d'exiſter.

Cependant le corps organiſé qui a perdu ſon équilibre ne ſe diſſout pas toujours, & cela parce qu'il exiſte dans la nature une force qui tend continuellement à le ramener à ſon premier état.

Et cette force, je n'ai pas beſoin de le répéter, eſt le Magnétiſme univerſel, ou cette grande influence qui, par un mouve-

ment général, tend continuellement à corriger les aberrations ou les désordres que les mouvemens particuliers ont produits.

Ainsi, tandis que par son défaut d'équilibre, le corps organisé lutte sans cesse vers sa destruction, la force dont je parle en le rappellant à l'équilibre, agit sans cesse pour sa conservation.

Mais de-là, & par une conséquence infaillible, que doit-il résulter? Une action constante de la cause qui détruit sur la force qui conserve, une réaction constante de la force qui conserve sur la cause qui détruit; de-là, l'impossibilité d'une action uniforme de la part de la force qui conserve, puisqu'à chaque instant elle est heurtée par la force qui détruit; de-là, deux manières d'être se succédant & se contrariant sans cesse dans le corps organisé, l'une produite par la force qui conserve, l'autre produite par la cause

34. De la douleur : ce que c'est.

qui détruit; de-là enfin, la douleur, qui, par une suite d'affections pénibles, exprime la différence de ces deux manières d'être, & par la douleur, le Magnétisme universel devenant sensible, de la même façon que toute autre force devient sensible quand elle rencontre une résistance.

Ainſi, le Magnétiſme univerſel ne peut produire des ſenſations dans le corps organiſé, que lorſqu'il eſt malade; ainſi, parce que la douleur eſt la ſenſation qu'il produit, parmi les êtres ſoumis à ſon action, il n'y a que les êtres qui reſſentent la douleur, ou qui ſouffrent, qui peuvent ſervir à conſtater ſon exiſtence.

Les êtres malades ſont donc les ſeuls ſujets propres aux expériences qu'il faut faire pour parvenir à connoître d'une manière ſenſible, & la réalité du Magnétiſme univerſel, & la réalité du Magnétiſme animal, qui n'eſt autre choſe, comme on ſait, que la faculté de ſubir l'action du Magnétiſme univerſel. 35.

35. Les organiſations malades ſont donc les ſeules qui peuvent fournir des preuves phyſiques de l'exiſtence du Magnétiſme univerſel & du Magnétiſme animal.

Cette vérité reconnue.

De quel genre doivent être ſur les corps malades les expériences qui peuvent nous conduire à la démonſtration phyſique de l'exiſtence du Magnétiſme univerſel & du Magnétiſme animal.

Dans mes principes & d'après les idées que je viens de développer, la douleur eſt bien une preuve phyſique de ce double Magnétiſme, puiſqu'elle eſt un effet du Magnétiſme univerſel, & qu'elle ſuppoſe 36.

36. De quelle eſpèce doivent être ces preuves phyſiques.

dans l'être qui l'éprouve le Magnétisme animal. Mais le raisonnement seul m'a conduit à cette nouvelle manière d'envisager la douleur, & sans le concours du raisonnement, n'existe-t-il pas, dans un certain ordre d'expériences, d'autres preuves physiques & du Magnétisme universel & du Magnétisme animal.

37. Comment le corps organisé devient malade.

Ici, j'aurai peut-être quelque peine à me faire entendre. Un corps organisé ne devient malade, ou ne perd l'équilibre, par lequel se maintiennent entre elles les particules de matière qui le composent, que parce que ces particules de matière sont combinées autrement qu'elles ne devroient l'être. Supposez les particules de matière qui composent le corps organisé, combinées comme il convient, l'équilibre qui les maintient subsistera, & je vous défie de concevoir pour le corps organisé la possibilité d'une maladie.

Ce sont donc des particules de matière, combinées dans le corps organisé autrement qu'il ne faut, qui forment la maladie, ou cette résistance dont je viens de parler contre laquelle lutte sans cesse l'action conservatrice de la nature.

Et

Et l'action conſervatrice de la nature s'exerce, comme on le ſait, au moyen du fluide univerſel répandu dans l'eſpace, fluide qui tend continuellement à vaincre les obſtacles par leſquels eſt briſé le mouvement réparateur de l'univers auquel il obéit, fluide qui agit de telle manière, obſervez bien ceci, que de l'obſtacle même qui lui réſiſte, réſulte l'effort qu'il fait pour le détruire.

Je vais me ſervir d'une comparaiſon preſque triviale, mais elle expliquera clairement ce que je veux dire : ſuppoſez un pont jeté ſur une rivière par-tout également profonde & tranquille, & recevant cette rivière dans des arches diſtribuées ſuivant les proportions les plus exactes ; par un accident quelconque ſous une des arches ſe forme un lit de gravier ; qu'arrive-t-il alors ? que la rivière lutte contre le gravier qui s'oppoſe à ſon paſſage, qu'elle lutte par l'effet de la réſiſtance même qu'elle éprouve, qu'elle lutte avec d'autant plus d'impétuoſité que la réſiſtance devient plus conſidérable.

Eh bien, la rivière profonde & tranquille, c'eſt le fluide univerſel obéiſſant à l'action harmonieuſe & puiſſante de la nature.

Le pont jeté ſur la rivière, c'eſt le corps

organiſé, pénétré en tous ſens par le fluide univerſel.

Le gravier, c'eſt la maladie.

Le gravier qui rend la rivière plus impétueuſe à meſure qu'il devient plus conſidérable, c'eſt la maladie qui rend l'action de la nature plus énergique, en raiſon de l'obſtacle qu'elle lui préſente à combattre.

38. Vues générales ſur la nature, opérant ſans ceſſe la conſervation des êtres & leur rétabliſſement.

Avant que d'aller plus loin, je deſire qu'on remarque ici trois idées d'une vaſte étendue. La première, que la nature veut toujours guérir, puiſqu'elle veut eſſentiellement l'ordre & qu'il exiſte en elle un mouvement réparateur qui tend ſans ceſſe à le reproduire; la ſeconde, que c'eſt toujours la nature qui guérit, car ſi elle ne vouloit pas guérir, & ſi le mouvement dont je parle n'exiſtoit pas dans ſon ſein, je demande comment on s'y prendroit pour opérer une guériſon; la troiſième, que la nature ne guérit que par des criſes, c'eſt-à-dire, par un combat entre elle & le mal qu'elle veut détruire, combat qu'il importe d'autant plus de ne pas interrompre dans les moments de ſa grande activité, qu'en rendant alors l'action de la nature plus énergique, il en augmente infailliblement l'efficacité;

cette ſeule idée que je vois deſcendre des hauteurs du ſyſtême du monde, quand elle ſera bien approfondie, bannira de la médecine une foule d'erreurs.

Je continue :

Si l'ordre dans lequel nous exiſtons n'étoit pas depuis long-temps dépravé; ſi les maux dont nous ſommes la proie n'étoient pas maintenant preſque toujours le produit de quelque cauſe lente, opiniâtre & profonde, ſans doute la nature ſuffiroit toujours ſeule au rétabliſſement de notre organiſation altérée; elle ſeroit pour nous ce qu'elle eſt pour l'animal, ſur-tout pour l'animal libre des liens de la domeſticité, & offrant à ſon action bienfaiſante un inſtinct que la ſervitude n'a pas corrompu; comme l'habitant des forêts, ſitôt que nous ſubirions quelque impreſſion douloureuſe, nous trouverions ſans effort, & par le mouvement involontaire de notre organiſation, la poſition qui nous convient le mieux, celle qui doit rendre le mouvement réparateur, dont je viens de parler, plus efficace; & paiſibles, & réſignés, & ne connoiſſant pas ces inquiétudes cruelles qui ajoutent à la douleur l'accablante triſteſſe,

pire encore cent fois que la douleur, nous abandonnerions entièrement à la nature le ſoin de réparer ſon ouvrage (22).

Mais nos maux aujourd'hui ne ſont pas plus ſimples que nos beſoins; mille circonſtances concourent à les faire naître; mille autres circonſtances les maintiennent quand ils exiſtent une fois, & s'ils ne cèdent en effet qu'à l'action de la nature, trop ſouvent, on doit en convenir, la nature eſt impuiſſante pour les détruire.

39. Il faut donc bien alors aider la nature.

Deux manières d'agir ſur le corps organiſé malade.

Or, elle ne peut être aidée que de deux manières, ou en diminuant par des moyens qui lui ſont étrangers l'obſtacle qui s'oppoſe à ſon action, ou en rendant ſon action contre cet obſtacle plus pénétrante & plus énergique.

40. La première manière, eſt celle de la Médecine, telle que nous la pratiquons aujourd'hui; cette manière eſt néceſſairement dangereuſe, parce qu'il eſt impoſſible, quoiqu'on en diſe, de la faire réſulter

L'une incertaine & dangereuſe, & c'eſt celle de la Médecine ordinaire.

(22) Si on avoit bien étudié la Médecine inſtinctive des animaux, il y a long-tems qu'on auroit remarqué les rapports qui exiſtent entre l'art de guérir & la théorie du monde.

de règles certaines. Pour qu'elle réſultât de règles certaines, il faudroit qu'elle nous fournît un moyen conſtant de trouver dans le corps organiſé le lieu où réſide l'obſtacle qui s'oppoſe au mouvement réparateur de la nature ; il faudroit de plus qu'elle nous fît connoître exactement comment agiſſent les forces, c'eſt-à-dire, les remèdes que nous pouvons employer pour vaincre cet obſtacle, & la quantité de leur action dans chaque circonſtance donnée ; or, qui oſera me dire qu'il exiſte dans la Médecine ordinaire un moyen conſtant de trouver l'obſtacle dont je parle ? Qui oſera me dire que cet obſtacle n'eſt pas ſouvent caché de telle ſorte qu'il échappe à la ſagacité la plus exercée ? Qui eſt-ce qui a ſaiſi, je le demande, les rapports qui peuvent ſe trouver entre une organiſation ſouffrante, & le remède employé pour la délivrer de la douleur ? Qui eſt-ce qui a meſuré l'action des remèdes à travers la prodigieuſe variété des tempéramens & des âges ? Et ſi preſque jamais vous ne pouvez raſſembler que des doutes, & ſur le mal qu'il vous faut combattre, & ſur l'effet des reſſources que vous mettez en œuvre pour le détruire ; oh !

combien de fois ne peut-il pas arriver que vous vous trompiez & sur le mal & sur le remède, que vous agissiez contre la nature qui veut guérir, & non pas contre le mal dont vous êtes empressé de suspendre les progrès; & qu'est-ce alors, je vous prie, que l'art que vous professez? Pour l'homme qui a le plus de génie, qu'est-il autre chose que l'art d'assembler assez souvent, si vous le voulez, d'heureuses conjectures? Mais dans les mains de l'homme qui n'a point de génie, dans les mains de cette foule d'hommes médiocres qui le pratiquent chaque jour avec tant d'effronterie dans la société, qu'est-il? Quand vous mesurez ses ravages, je vous le demande, n'êtes-vous pas tenté cent fois de le regarder comme le droit funeste de dicter des proscriptions & d'exercer des vengeances?

41. L'autre infaillible comme la nature, dont elle émane, & dont elle accroît l'énergie.

La seconde manière d'aider la nature est, ainsi que je viens de le dire, d'augmenter son action sur le mal qu'on veut détruire; celle-là ne peut jamais être que bienfaisante; car qu'est-ce que l'action de la nature sur les corps organisés? C'est une action qui, comme on l'a vu, tend sans cesse à maintenir dans chaque corps organisé cet équi-

libre précieux qui le conſtitue ce qu'il doit être ? Rendre l'action de la nature plus énergique, c'eſt donc faire enſorte que le mouvement par lequel elle rappelle tous les êtres à l'équilibre, s'applique d'une manière plus immédiate & plus déterminée à tel ou tel corps (23); c'eſt donc agir néceſſairement pour que tel ou tel corps retrouve ſon équilibre quand il l'a perdu; c'eſt donc agir néceſſairement d'après la loi qui conſerve, & l'art qui nous apprendroit à faire uſage de cette loi & à en accroître au beſoin l'énergie, ne ſeroit donc jamais en dernière analyſe que l'art d'employer la nature qui ne peut pas vouloir le mal & qui fait ſans ceſſe effort pour le combattre (24).

Or maintenant, & je prie qu'on me ſuive avec quelqu'attention, ſi un tel art exiſtoit & 42. Si cette ſeconde ma-

(23) Voilà pourquoi M. Meſmer a dit qu'il n'y a qu'un remède ou une manière de rétablir la ſanté.

(24) Le moment où un homme ceſſant de ſe confier à la nature, a abandonné à un autre homme le ſoin de ſa conſervation, a peut-être été l'époque des premières ſuperſtitions dans l'univers; quel ſervice ne rendra pas au genre humain celui qui fera de la connoiſſance & de l'étude des loix conſervatrices de tous les êtres une partie de notre éducation.

nière existe, & si elle résulte de la connoissance du Magnétisme universel & du Magnétisme animal, chaque effet qu'elle produit démontre physiquement le Magnétisme universel & le Magnétisme animal. Pourquoi.

s'il résultoit des principes que j'ai exposés sur le Magnétisme universel & sur le Magnétisme animal, & s'il n'étoit qu'une conséquence & une application de ces principes, le Magnétisme universel & le Magnétisme animal prouvés, je crois, d'une manière victorieuse par les raisonnemens que j'ai faits sur le systême de la gravitation dans la première partie de cet Ouvrage, seroient donc encore physiquement démontrés.

Car, vous voyez bien que si vous parvenez à rétablir ou à soulager des organisations malades, en n'employant d'autre moyen que l'influence qui résulte de la gravitation ou de l'action mutuelle de tous les êtres entre eux, en soumettant simplement ces organisations par un procédé quelconque, d'une manière plus immédiate qu'elles ne le sont ordinairement à cette influence salutaire, vous voyez bien qu'il sera physiquement établi : 1°. que l'influence universelle qui résulte de l'action réciproque de tous les corps entre eux est vraiment le moyen par lequel la nature développe & conserve tous les êtres ; 2°. qu'il existe dans tous les corps organisés une propriété qui les rend susceptibles de cette influence ;

3°. qu'il eſt poſſible d'augmenter l'énergie de cette propriété ; 4°. que la vraie Médecine ne peut être autre choſe que la connoiſſance & la pratique des procédés qu'il faut mettre en œuvre pour accroître cette énergie, c'eſt-à-dire, ſi je ne me trompe, vous voyez bien que tous les principes de la Doctrine de M. Meſmer ſur le Magnétiſme univerſel & ſur le Magnétiſme animal ſeront phyquement démontrés.

Ainſi donc, & je crois que je peux regarder cette propoſition comme incontestable, on démontrera phyſiquement le Magnétiſme toutes les fois qu'on opérera dans un être malade, avec les procédés qui réſultent de la connoiſſance du Magnétiſme, ou un ſoulagement, ou une guériſon.

43. Mais les effets produits par cette ſeconde manière ne peuvent-ils pas être attribués à l'imagination ?

Mais à coté du Magnétiſme, n'y auroit-il pas une cauſe à laquelle on pourroit attribuer les guériſons & les ſoulagemens qu'on croit devoir à ſon application ? L'imagination, par exemple, ne feroit-elle pas toute ſeule ce qu'on ſuppoſeroit produit par l'emploi de ſes procédés ? On ſait combien l'imagination eſt puiſſante, & il y a des exemples rares, ſans doute, mais frappans,

des révolutions qu'elle peut opérer dans une organisation malade.

Ceci vaut la peine d'être examiné.

M. Bailly a beaucoup parlé de l'imagination : mais quoiqu'il en ait beaucoup parlé, il me semble encore qu'il faut que je dise ce que c'est & de quelle manière elle agit.

44. L'imagination, considérée dans ses effets physiques, est une faculté qui modifie notre organisation, de manière à lui faire éprouver en l'absence des objets des impressions semblables à celles qu'on doit à leur présence, ou en la présence des objets des impressions ou plus fortes ou plus foibles que celles que les objets peuvent naturellement produire.

Ce que c'est que l'imagination, ce qu'elle est dans l'homme & dans la femme, ce qu'elle est par rapport à l'esprit; comment elle modifie les corps organisés, & quelle est la durée de son action.

L'imagination se mêle plus ou moins, mais presque toujours aux diverses sensations que nous éprouvons.

Nous avons rarement des sensations simples, c'est-à-dire, qu'à la sensation qu'un objet produit, se mêle très-ordinairement le souvenir d'une sensation antérieurement éprouvée ; un danger rappelle un autre danger, un plaisir un autre plaisir ; le souvenir de la peine autrefois ressentie, rend plus insupportable la peine dont nous sentons ac-

tuellement les atteintes ; nous comparons ſans ceſſe, & par un jugement très-rapide, ce que nous ſommes à ce que nous fûmes ; & il n'eſt preſque aucune des impreſſions que nous recevons qui ne ſe trouve ainſi modifiée en plus ou en moins par les impreſſions que nous avons reçues.

L'imagination ne peut exiſter ſans la mémoire, c'eſt-à-dire, ſans cette faculté qui lie le paſſé au préſent, qui conſtitue le moi de chaque être & qui fait que les inſtans de leur durée ne demeurent pas épars, ſi je peux me ſervir de ce terme, mais ſe ſuccèdent & s'enchaînent pour compoſer une ſeule vie.

L'imagination n'eſt cependant pas la mémoire ; la mémoire rappelle les ſenſations, les idées paſſées, l'imagination les ajoute aux ſenſations, aux idées préſentes pour en augmenter ou diminuer l'intenſité. Vient enſuite l'eſprit qui opère ſur le travail de l'imagination & qui en rectifie preſque toujours les réſultats.

Quand on examine les facultés de l'homme d'une manière phyſique, on voit qu'il n'en eſt aucune qui n'ait un rapport très-eſſentiel à ſa conſervation ; cette ima-

gination, que Mallebranche appelloit la folle de la maifon, eft cependant néceffaire à notre exiftence, elle veille, pour ainfi dire, fur les mouvemens de tous les êtres dont nous fommes entourés, & nous donne promptement les modifications qui nous conviennent en conféquence du bien ou du mal qu'ils peuvent nous faire.

L'imagination dans la femme eft plus mobile que dans l'homme, & il falloit que cela fût ainfi, parce que la femme, deftinée par la nature au premier développement de l'enfance, doit avoir une prévoyance, une activité de tous les inftans, & pouvoir fe détacher en quelque forte de plufieurs fenfations, de plufieurs idées qu'elle vient d'affembler, pour en affembler fubitement plufieurs autres, felon les dangers & les befoins de la famille naiffante.

L'imagination dans l'homme eft plus forte que dans la femme, c'eft-à-dire, qu'elle rapproche une plus grande quantité de fenfations & d'idées, & qu'elle y tient davantage; & il falloit que cela fût ainfi, parce que l'homme obligé d'affurer au-dehors & d'une manière durable l'exiftence de la famille, forcé de prévoir au loin &

pour long-tems, ne devoit pas ſe laiſſer modifier par toutes les impreſſions que les objets extérieurs peuvent apporter à ſes ſens.

Si je parlois de l'imagination relativement à l'eſprit, je dirois que la femme a plus de graces dans l'eſprit que l'homme, parce que la grace conſiſte dans le mouvement facile des idées; je dirois que l'homme a plus d'énergie & d'étendue dans l'eſprit que la femme, ou, ce qui eſt la même choſe, plus de génie, parce que le génie conſiſte à opérer ſur beaucoup d'idées, & à les raſſembler pour de grands réſultats (25).

Il y a quelque choſe au-deſſus de la grace, c'eſt le charme, & il réſulte d'un certain abandon, d'une certaine molleſſe, d'une certaine négligence dans le mouvement des idées; le charme eſt à la grace, ce que la volupté eſt au plaiſir.

---

(25) Je voulois parler ici de l'éloquence, & dire comment l'éloquence qui ne peut exiſter ſans l'imagination, réſulte des loix qui nous conſervent. Je voulois donner l'analyſe phyſique des effets que produit l'éloquence, & en conſéquence déterminer les règles auxquelles l'art de parler doit être aſſujetti; mais tout cela me menoit trop loin, & faiſoit perdre de vue le ſujet que je traite. . . . . .

L'imagination agit ſur notre organiſation, ou en la contraignant ou en la développant; elle contraint notre organiſation, par exemple, à la vue d'un danger, quand elle raſſemble des idées qui peuvent nous en inſpirer l'effroi, toutes les fois qu'elle nous ſoumet à une impreſſion fâcheuſe; elle développe notre organiſation à la vue d'un objet qui nous plaît, quand elle raſſemble des idées qui peuvent nous en rappeller le ſouvenir, toutes les fois que nous ſommes modifiés par une impreſſion favorable.

L'imagination dans l'homme malade peut donc faire ou du bien ou du mal; elle fera du bien, ſi en le livrant à des impreſſions agréables & douces, elle développe ſon organiſation, car elle aidera l'action conſervatrice de la nature, qui, comme on l'a vu, ne conſerve qu'en développant; elle fera du mal, ſi en le livrant à des impreſſions importunes & chagrines, elle contraint ſon organiſation, car l'action conſervatrice de la nature n'a qu'une influence bien foible ſur une organiſation contrainte, & dont une cauſe quelconque empêche le développement.

L'imagination fait plus ſouvent du mal que du bien, car dans l'état actuel des choſes, nous avons plus ſouvent à craindre qu'à eſpérer, nous recueillons plus d'inquiétudes que de jouiſſances. Sitôt que nous ſommes affectés par la douleur, habituée à raſſembler plus d'idées pénibles que d'idées conſolantes, l'imagination nous nuira donc plus qu'elle ne nous ſervira; l'homme du peuple, l'homme qui vit aux champs, quand il eſt malade, guérit bien plus vîte & mieux que l'homme qui vit dans le monde; & pourquoi? parce que ſon imagination preſque nulle, n'ajoute rien à ſes maux réels; il ſouffre ſans ſe tourmenter, & la nature, lorſqu'elle n'eſt pas détournée par le Médecin, ſe rétablit avec la vie dans ſon organiſation, comme un fleuve arrêté quelques inſtans par un obſtacle imprévu, reprend par le ſimple mouvement de ſes eaux ſon cours accoutumé.

L'imagination ſoit qu'elle faſſe du bien, ſoit qu'elle faſſe du mal, ne peut être excitée que par des idées ou des ſenſations nouvelles. Pour l'obliger à ſe mouvoir, il lui faut ou parmi les objets ſenſibles ou parmi les objets intellectuels, un objet qu'elle

n'ait point apperçu & qui éveille par une impression soudaine ou sa vigilance ou sa curiosité; mais toute sensation long-tems prolongée, toute idée long-tems présente la laisse sans activité; elle a fait pour une telle sensation au moment où elle l'a éprouvée, pour une telle idée au moment où elle l'a reçue, tout ce qu'elle pouvoit faire, & à côté de cette sensation, de cette idée, elle demeurera constamment en repos, à moins que d'autres sensations, d'autres idées en se mêlant à celles-là, & en leur donnant un autre caractère, ne la contraignent à s'en occuper encore.

Ainsi en résumant ce que je viens de dire, comme nos autres facultés, l'imagination nous a été essentiellement donnée pour notre conservation; ainsi dans l'ordre de choses où nous vivons, quelquefois elle produit des effets utiles; ainsi, parce que cet ordre est rarement celui qui nous convient, le plus souvent elle ne produit que des effets funestes; ainsi parce que dans cet ordre la plupart des objets sur lesquels elle s'exerce, n'apportent à notre ame que des sensations ou des idées importunes, plus elle aura de force & d'activité, & plus facilement

lement elle ſera dangereuſe ; ainſi parce qu'il eſt de ſa nature de n'être excitée que par des idées & des ſenſations nouvelles, ſoit qu'elle agiſſe en bien, ſoit qu'elle agiſſe en mal, elle agira moins, ſitôt que les ſenſations & les idées qui l'auront miſe en jeu perdront de leur nouveauté, elle n'agira plus, ſitôt que ces ſenſations & ces idées deviendront anciennes.

Et que conclure de tout cela ? qu'il eſt poſſible que l'imagination ſeconde les effets du Magnétiſme animal, mais qu'il eſt très-poſſible auſſi & indépendamment de toute circonſtance donnée, qu'il doit être plus ordinaire, qu'elle contrarie ou trouble ſon action ?

Que conclure encore de tout cela que 45.
pour que les effets du Magnétiſme animal puſſent être confondus avec ceux de l'imagination, il faudroit que les procédés que le Magnétiſme animal met en œuvre fuſſent de nature à ne laiſſer jamais repoſer l'imagination & à l'entretenir dans une perpétuelle activité ? qu'il faudroit que les maladies ſoulagées ou guéries par le Magnétiſme animal, fuſſent toutes d'une telle eſpèce, qu'elles puſſent offrir ſans ceſſe à

Que les procédés réſultans de la connoiſſance du Magnétiſme ont une efficacité indépendante de l'imagination.

l'imagination quelque moyen d'exercer son empire; qu'il faudroit enfin que les individus malades, traités par le Magnétisme animal, se rétablissent d'autant plus promptement, qu'ils auroient une imagination plus puissante & plus énergique.

Or, en premier lieu, rien n'est si simple, si uniforme, d'une monotonie même plus fatigante que l'appareil qu'offrent les procédés du Magnétisme; la médecine ordinaire met au moins quelque variété dans les remèdes qu'elle emploie, & chaque remède non encore éprouvé devient pour l'imagination des malades une occasion de rassembler des espérances nouvelles. Mais avec le Magnétisme, vous agissez le premier jour, comme le dernier, & je ne vois pas trop comment l'imagination peut être exaltée par des moyens qui sont toujours les mêmes, & qu'il vous est impossible de varier dans l'application que vous en faites.

En second lieu, je divise les maladies en maladies extérieures & en maladies intérieures. J'appelle maladies extérieures celles qui affectent d'une manière très-visible quelques parties du corps humain, comme les cécités, les surdités, les plaies, les para-

lyſies locales; j'appelle maladies intérieures, celles qui paroiſſent réſulter d'une diſpoſition ſecrète & générale de l'organiſation; & celles-là, je les diviſe encore en maladies aiguës & en maladies chroniques: ſous le nom de maladies aiguës, je comprends toutes les maladies qui produiſent la fièvre ou un trouble, une fermentation quelconque dans les humeurs; ſous le nom de maladies chroniques, je comprends toutes les eſpèces de maux de nerfs, depuis l'épilepſie juſqu'aux vapeurs, toutes les eſpèces d'obſtructions dans quelque lieu qu'elles ſoient ſituées, & toutes les maladies qui réſultent ou des maux de nerfs ou des obſtructions, comme le rachitiſme, les paralyſies totales, les hémiplégies, les hydropiſies, les apoplexies, &c.

Mais parmi tous ces fléaux qui altèrent, dépravent ou tourmentent l'eſpèce humaine, il me ſemble qu'il en eſt un grand nombre ſur leſquels l'imagination n'a que bien peu d'empire. Apprenez-moi, je vous prie, comment l'imagination doit modifier un aveugle, un ſourd, un homme bleſſé, pour diſſiper une cécité, une ſurdité, pour guérir une playe? Apprenez-moi

ce qu'elle peut dans la plupart des maladies aiguës, & sur-tout lorsque les fonctions du cerveau se trouvant embarrassées, elle n'a plus elle-même la liberté de se mouvoir; entre les maladies chroniques, montrez-moi sa puissance sur des épilepsies anciennes, des obstructions invétérées, des hydropisies; si vous l'osez, tâchez de me faire comprendre comment elle se développe dans une tête apoplectique; & si dans toutes ces circonstances vous êtes forcé de convenir que son action est ou indifférente ou nulle, & si au contraire on vous prouve que dans ces mêmes circonstances le Magnétisme guérit ou soulage, je vous le demande, comment vous y prendrez-vous pour établir que le Magnétisme & l'imagination ne sont qu'une même chose?

De plus, remarquez qu'avec les maladies qu'on assure avoir été dissipées quelquefois par l'imagination (& l'on cite des paralysies ou partielles ou totales) vous ne me prouverez que le Magnétisme & l'imagination ne diffèrent pas entre eux, qu'autant que vous me ferez observer qu'ils agissent de la même manière; or l'imagination n'a jamais soulagé ou guéri s'il faut adopter les

faits infiniment rares qu'on rapporte à l'appui de cette aſſertion, qu'en opérant dans le corps organiſé des révolutions ſubites; & d'après l'analyſe que j'ai faite de cette faculté, vous devez ſentir en effet qu'elle ne peut ſoulager ou guérir que de cette manière, puiſqu'elle n'a de force & qu'elle ne devient très-active, qu'autant qu'une impreſſion ſoudaine la met en jeu; mais ſi le Magnétiſme ſoulage ou guérit autrement, s'il agit graduellement & par nuances ſur les organiſations qui lui ſont ſoumiſes, s'il lui faut pluſieurs jours, pluſieurs mois, une année, & quelquefois même pluſieurs années pour rétablir une organiſation malade, dites-moi donc encore comment vous me prouverez que le Magnétiſme & l'imagination ne ſont qu'une même choſe?

En troiſième lieu, dites-moi donc encore comment vous me prouverez que le Magnétiſme & l'imagination ſont une même choſe, quand on vous fera voir que le Magnétiſme produit des effets d'autant plus rapides & d'autant plus ſalutaires, que l'individu ſur lequel on eſſaye ſes procédés eſt doué d'une imagination qu'on ébranle

plus difficilement; quand on vous ſera voir que plus la moralité d'un être eſt étendue, & moins le Magnétiſme a de priſe ſur lui; quand on vous ſera voir que l'homme qui vit dans les ſociétés convulſives de vos grandes villes eſt plus long-tems rebelle à ſon action que l'homme qui cultive vos champs, & celui-ci plus que l'enfant dont la raiſon repoſe encore, & celui-ci plus que l'animal qui ne connoît d'autres loix que celles de l'inſtinct que lui a donné la nature.

Eh bien! maintenant il ſera donc vrai que le Magnétiſme exiſte à part de l'imagination, ſi toutes les maladies que je cite obéiſſent à ſa puiſſance, ſi parmi les êtres organiſés, ceux-là éprouvent ſes effets bienfaiſans, avec une facilité plus grande, qui ont une imagination qu'il eſt moins aiſé d'émouvoir.

Il ſera donc vrai que le Magnétiſme eſt la ſeule médecine qu'il faut adopter, ſi par des expériences comparatives, il eſt démontré que le Magnétiſme ſoulage, guérit, où la médecine ne ſoulage & ne guérit pas; que, où la médecine croit ſoulager & guérit, le Magnétiſme ſoulage & guérit plus promptement & mieux.

Et parce que le Magnétiſme, conſidéré comme l'art de conſerver, réſulte des principes que j'ai développés ſur la théorie du monde & des êtres organiſés, il ſera donc vrai, & ce ne ſera pas à tort que j'aurai avancé, que toute guériſon opérée par le Magnétiſme, devient une preuve phyſique de cette théorie, attendu qu'en quelque ſorte elle n'en eſt que la conſéquence. 46. Qu'ils prouvent donc phyſiquement le Magnétiſme. Réflexions ſur les guériſons déja opérées par le Magnétiſme.

Que reſte-t-il donc à faire pour démontrer phyſiquement le Magnétiſme ? il reſte à tenter les expériences dont je vous parle ici ſi elles ne l'ont pas encore été, & ſi elles l'ont été, il reſte à examiner ce qu'elles ont produit.

Or elles ont été tentées ces expériences, & quoiqu'ayent pu faire pour empêcher qu'elles ne fuſſent remarquées, des hommes qu'il faudra bien vouer un jour à l'exécration de tous les ſiècles, & au mépris vengeur de la poſtérité, il n'eſt plus permis aujourd'hui d'en ignorer l'intéreſſant réſultat. On connoît les cures opérées à Buſancy par M. le Marquis de Puyſégur, à Bayonne par M. le Comte de Puyſégur, à Beaubourg par M. le Marquis de Tiſſard, à Bourbonne par M. le Comte d'Avaux,

à Verſailles par M. Bouvier. M. le Comte de Chaſtenet a publié celles qu'il a faites dans ſes voyages ſur mer, & dans peu on ſaura combien ont été heureux ſes eſſais en Amérique ſur les maladies particulières au climat de cette vaſte contrée; les ſociétés exiſtantes à Lyon, à Bordeaux, à Grenoble, à Amiens, à Chartres, à S. Etienne en Forez, à Turin, à Berne, à Malte, dans toutes les Iſles Françoiſes de l'Amérique, &c. pour le développement & la propagation du Magnétiſme animal, vont faire connoître également & de la manière la plus authentique les guériſons qui ont été opérées ſous leurs yeux dans les traitemens magnétiques qu'ont établis en ces divers lieux des Médecins inſtruits par M. Meſmer. Tout le monde a lu le recueil de M. d'Eſlon, & on ſait aujourd'hui que dans les Ecoles vétérinaires de Paris & de Lyon, les expériences tentées ſur les animaux malades ont été ſuivies du ſuccès le moins équivoque, quelquefois même du ſuccès le plus ineſpéré.

Et pour faire tous ces eſſais, pour opérer toutes ces guériſons, a-t-on préféré aux imaginations lentes, pareſſeuſes, rebelles,

les imaginations ſouples, impétueuſes, dociles? non. Dans tous les âges, dans toutes les claſſes de la ſociété, ſur tous les tempéramens, & je viens de le dire, ſur les animaux comme ſur les hommes, le Magnétiſme a diſtribué ſon influence bienfaiſante; & c'eſt ſur-tout aux champs, parmi des hommes groſſiers, ſur les enfans, ſur les animaux, que ſes prodiges ont été plus multipliés & plus prompts.

Et pour faire tous ces eſſais, pour opérer toutes ces guériſons, a-t-on choiſi des organiſations foiblement altérées & dont le rétabliſſement fût facile? non. Il n'eſt preſqu'aucun des individus qui doit au Magnétiſme une meilleure exiſtence, qui avant que d'en avoir approché n'ait épuiſé les reſſources de la médecine ordinaire, & qu'on n'ait long-tems compté au nombre de ſes victimes.

Et pour faire tous ces eſſais, pour opérer toutes ces guériſons, a-t-on affecté l'obſcurité, le myſtère? non. A la campagne, c'eſt en plein air; à la ville, c'eſt dans des lieux dont il étoit trop facile peut-être d'approcher, qu'ont été traités les malades dont l'hiſtoire eſt déja ou va être inceſſamment offerte à la curioſité publique.

Et ces essais ont-ils été peu fréquents? ces guérisons sont-elles en petit nombre? non. Je compte dans l'espace d'une année, & dans peu tout le monde pourra compter comme moi, plus de huit cens individus soulagés considérablement ou absolument guéris par le Magnétisme animal.

Ainsi donc & en réfléchissant sur les raisonnemens que je viens d'enchaîner, s'il est une chose sur laquelle il ne faille plus former de doute, c'est celle ci : que le Magnétisme animal est non-seulement susceptible d'être physiquement démontré, comme je l'ai avancé dans la division de cet ouvrage, mais même que les preuves physiques de son existence & de son utilité sont irrévocablement acquises.

J'ai fini & je sens qu'il est tems de finir.

§. IV.

Conclusion. J'ai voulu prouver, 1°. que le Magnétisme animal existe; 2°. qu'il ne doit résulter du Magnétisme animal que des conséquences avantageuses à l'humanité; 3°. qu'on peut acquérir la démonstration physique de l'existence & de l'utilité du Magnétisme animal. Je crois que j'ai rempli,

dans toute ſon étendue, la tâche que je me ſuis impoſée.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur la deſtinée de cet Ecrit. Parmi les perſonnes qui le liront, beaucoup ſûrement n'y chercheront qu'une occaſion de diſputer ſur les idées juſqu'à préſent inconnues ou peu remarquées qu'il renferme, & l'on penſera, peut-être, que je ſerai très-empreſſé de me mêler aux diſputes auxquelles ces idées pourront donner lieu. On ſe trompera. La vérité eſt amie de la méditation & du ſilence. Je ne ſais pas ce qu'elle eſt pour les hommes qui ne font que la recevoir; mais pour les hommes qui la cherchent, je ſais qu'elle réſulte d'une manière plus profonde d'écouter ſa ſenſibilité, parce qu'elle n'eſt, en dernière analyſe, qu'une manière plus énergique de ſentir les rapports de l'homme avec la nature. Celui qui cherche la vérité, accoutumé à vivre avec lui-même, n'aimera donc guère à ſe détourner des penſées impérieuſes & ſolitaires qui envahiſſent de toute part ſon intelligence, pour ſe livrer à de vaines querelles; & ce ne ſera jamais qu'à regret qu'on le verra ſortir de ſon repos, pour ſe faire remarquer dans quel-

ques-unes de ces discussions d'éclat que les opinions nouvelles font éclorre.

Une circonstance cependant pourra me déterminer à revenir sur mes pas ; ce sera celle où quelques hommes obéissants à des haines cachées & puissantes, ou bien égarés par ce fanatisme qui veille toujours à côté des anciennes opinions, pour éterniser leur empire, essayeront, dans le dessein de nuire à la doctrine que je viens d'exposer, de donner à mes principes des conséquences non pas simplement fausses, mais dangereuses ; alors on m'aura calomnié ; & de toutes les manieres de calomnier, on aura trouvé pour moi la plus cruelle ; & il m'arrivera d'écrire encore ; car il ne faut pas que la même renommée demeure à l'homme de bien & à l'homme méchant, & avec des intentions pures & la certitude d'avoir travaillé au bonheur de ses semblables, il me semble qu'on manque à la vérité & à la vertu, quand on se tait devant la calomnie.

Hors de là, je n'écrirai pas (26). Il est des

(26) Cela ne veut pas dire que je n'écrirai plus sur le vérités que je viens d'exposer ; mais simplement

vérités qui ſont tellement puiſſantes, qu'une fois jettées dans le ſol de l'opinion, elles s'y attachent très-promptement par des fibres vigoureuſes, & que quoiqu'on faſſe pour empêcher leur développement, elles s'élèvent comme par une végétation imprévue juſqu'aux plus incommenſurables hauteurs. De telles vérités croiſſent ſans culture. Elles reſſemblent au pin altier qu'on

---

que je ne diſputerai pas ſur ces vérités. J'ai jetté à la hâte dans cet Ouvrage pluſieurs idées nouvelles devant moi; un jour, ſi je peux enfin appartenir à des circonſtances tranquilles, j'aſſemblerai en un ſeul ſyſtême ces idées avec beaucoup d'autres que je crois également nouvelles; & l'on verra peut-être qu'il eſt poſſible de faire dépendre d'un principe & d'un fait unique, l'ordre entier de nos connoiſſances. En attendant je pourrai eſſayer dans le public quelques-unes de mes idées; bientôt, par exemple, je me propoſe d'examiner s'il n'y a pas une éducation univerſelle pour tous les êtres qui participent à l'intelligence & à la ſenſibilité, ce que c'eſt que cette éducation univerſelle, comment elle réſulte de la théorie du monde, de quelle manière il faut en appliquer les principes dans le développement des facultés de l'homme, comment au moyen de ces principes ſuffiſamment connus, on peut donner à nos légiſlations, juſqu'à préſent ſi incertaines, une baſe déterminée, & à l'opinion qui gouverne tout, mais qui varie ſans ceſſe, des élémens qui ne changent plus.

remarque sur le sommet solitaire des Alpes. La nature & le tems veillent sur ses progrès, & les pas de l'homme ne sont pas empreints sur la terre qui le nourrit.

FIN.

PENSÉES

SUR LE MOUVEMENT,

Par M. le Marquis DE CHATELLUX, de l'Académie Françoise.

J'avois achevé cet Ecrit, quand M. le Marquis de Chatellux m'a confié quelques penſées ſur le mouvement qu'il venoit de rédiger, & dont l'originalité m'a frappé. J'ai deſiré qu'elles devinſſent publiques. Il m'a paru que, ſur cette matière, M. le Marquis de Chatellux voyoit d'une manière abſolument neuve, & je me ſuis trouvé riche d'une grande idée de plus, lorſqu'il a bien voulu permettre que ſes réflexions fuſſent lues à la ſuite de mon ouvrage.

1°. IL n'eſt pas donné à l'homme de connoître les eſſences des choſes, & nous ne pouvons nous en former d'idées préciſes que par l'exiſtence & la privation : c'eſt ainſi qu'on a l'idée du jour par celle de la nuit, & réciproquement ; car ſi l'on voyoit toujours la lumière, cette perception continuelle ne ſeroit pas ſentie, du moins on n'en auroit pas la conſcience, & on ne lui donneroit pas de nom.

2°. C'est par une conséquence de cette limite de nos facultés, que nous ne connoissons le mouvement que parce que nous connoissons le repos. Nous avons vu des êtres se mouvoir & d'autres rester en place; de-là nous avons conclu que le mouvement n'existoit pas toujours.

3°. Il est pourtant impossible d'imaginer comment le mouvement se détruit (1). Ma tabatière tombe de dessus ma table, roule sur ma chaise, tombe sur le plancher : qu'arrive-t-il ? Reste-t-elle en repos ? Non; son mouvement trouve un obstacle, il continue, il existe toujours; ou du moins si elle perd le mouvement d'accélération pour ne conserver que celui de sa gravitation propre, elle a communiqué le premier au corps qu'elle a touché, d'où il se sera répandu dans la matière, & divisé au point d'être devenu insensible.

4°. S'il n'y avoit pas d'êtres animés, il seroit peut-être aisé de calculer l'effet de

(1) On n'entend pas ici par *mouvement* le simple déplacement d'un corps, mais la force, qui est le principe de son mouvement, force qui peut se communiquer, se partager, mais jamais se détruire.

tous

tous les mouvemens poſſibles, ſoit ceux des corps ſublunaires, qui vont aboutir au centre de la terre, ſoit ceux des corps céleſtes qui concourent tous à un centre de gravité commun. Mais comme les êtres animés ont des mouvemens particuliers, des mouvemens ſpontanés, des mouvemens d'effort, que deviennent ces mouvemens dans les ſyſtêmes adoptés de nos jours, dans ces ſyſtêmes qui ne conſidèrent la matière que comme morte, ou, ſi l'on veut, paſſive?

5°. Je ſuppoſe que tous les êtres animés qui vivent ſur la ſurface de la terre, la frappent du pied au même inſtant, ne produiront-ils pas un mouvement additionnel, un mouvement qui ne peut avoir été prévu dans les loix que les Phyſiciens ont imaginées? Ce mouvement tend auſſi vers le centre de la terre. Mais où s'arrête-t-il? Où doit-il s'anéantir?

6°. Si la matière animée peut produire des mouvemens irréguliers, ne faut-il pas que le centre où ces mouvemens aboutiſſent, ſoit animé lui-même pour ſe proportionner à ces anomalies, & reſtituer ainſi l'équilibre ou les forces conſervatrices du monde?

7°. Je dis plus ; il n'est pas nécessaire d'avoir égard aux mouvemens imprimés par la matière animée, pour conclure que celle que nous croyons *morte*, que le globe même de la terre est animé. Tout pèse vers le centre de ce globe ; mais la pesanteur n'est dans le fait qu'un mouvement imprimé avec une direction déterminée. Or, il faut de deux choses l'une, ou que du centre de la terre tous ces mouvemens soient renvoyés avec de nouvelles directions, ou qu'ils soient anéantis ; mais s'il est vrai que dans l'art de raisonner l'analogie ou la méthode de simplifier les principes autant qu'il est possible, doive être considérée comme la marche la plus sûre, nous serons fondés à croire que la nature modifie, altère, distribue plutôt qu'elle n'anéantit. Ainsi donc, puisque nous reconnoissons dans tous les corps organisés une force qui partage, distribue & renvoie au dehors tous les mouvemens dont ils reçoivent l'impression, ou plutôt qui leur sont communiqués ; puisque nous voyons que ces mouvemens ne sont jamais anéantis, pourquoi imaginerions-nous dans la nature un procédé incompréhensible, une qualité occulte dont nous

n'avons pas besoin ; pourquoi voudrions-nous nous persuader qu'elle n'agit pas dans les sphères comme dans les individus?

8°. Si les loix connues de la pesanteur, de la communication du mouvement, &c. n'appartiennent qu'à la matière morte & que la matière animée puisse agir arbitrairement sur cette matière morte, toutes les forces animées ne seront plus que des forces perturbatrices, & la confusion se mettra dans l'univers : mais si l'on considère toute la matière comme animée, alors les phénomènes du monde entier ne seront pas plus extraordinaires que ceux du corps humain dont les bons Physiologistes ne pourroient pas expliquer un moment d'existence, s'ils n'admettoient pas un principe animé qui le conserve, & qui, par des loix que nous ne connoissons pas, compense toutes les irrégularités de ses passions & de ses impressions.

9°. Maintenant au lieu de pousser plus loin ces rapprochemens, ces analogies dont il seroit difficile de suivre le fil, contentons-nous d'observer que tout ce qui peut être considéré comme centre d'action, comme faisant la fonction de recevoir, distribuer &